40D
Fr
843.7
Zeb/Hom
99936

00099936

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 02 January, 2016

L'HOMME

A PROJETS.

TOME SECOND.

O. O. C. 1

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

66 vol. in-12, avec figures.

Adélaïde de Méran, 4 vol.	10 fr.
Angélique et Jeanneton, 2 vol.	5
Barons de Felsheim (les) 4 vol.	10
Cent vingt jours (les) 4 vol. in-12, contenant quatre nouvelles, qui se vendent séparément, Théodore, M. de Kinglin, Métusko, Adèle et d'Abligny.	10
Citateur (le) 2 vol.	6
Enfant du Carnaval (l') 2 vol.	5
Famille Luceval (la) 4 vol.	10
Folie Espagnole (la) 4 vol.	10
Garçon sans Souci (le) 2 vol.	5
Jérôme, 4 vol.	10
L'Homme à projets, 4 vol.	10
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol.	5
Mon Oncle Thomas, 4 vol.	10
Monsieur Botte, 4 vol.	10
Monsieur de Roberville, 4 vol.	10
Officieux (l') 2 vol.	5
Tableau de Société, 4 vol. portrait.	10
Théâtre et Poésies, 6 vol.	12
Une Macédoine, 4 vol.	10

L'HOMME

A PROJETS,

PAR PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum! omnia vanitas.
ECCLES.

99936

TOME SECOND.

VOL II.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n.° 51.

1819.

99936

A PONTOISE, DE L'IMPRIMERIE DE DUFEY.

00099936

L'HOMME A PROJETS.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut pourtant le tirer de là.

Des milliers d'huîtres entr'ouvertes s'offraient de toutes parts au malheureux affamé. Il les regardait, il les convoitait. Un penchant irrésistible le pousse, et il tremble pour ses doigts. Que deviendra-t-il, s'il se met dans l'impuissance de se servir de ses mains? Que deviendra-t-il encore, s'il ne mange pas d'huîtres?

O bienheureux rocher de Cancale, où les gourmands se gorgent de ce coquillage, sans avoir même recours au couteau que Robert, en ce moment, eût préféré aux trésors de Golconde;

où on prévient les désirs, où on vous épargne jusqu'aux moindres soins, où on mâcherait pour vous, si vous le désiriez, où on digérerait même pour le prochain, si la chose était possible! Il est vrai que chaque mangeur doit, pour sa part, payer le loyer, les garçons servant, monsieur le chef de cuisine, le triste feu du poêle, les viandes qui ne sont pas consommées. Il faut qu'il paie seul le blanchissage, le vigneron, les droits d'entrée, le boulanger, l'écailleuse et sa marchandise. Il faut encore qu'il paie sur tous ces objets, étrangers à la maison, vingt-cinq pour cent de bénéfice au maître. Oh! c'est une grande économie que de manger des huîtres au rocher de Cancale!

Voyons enfin comment Rôbert mangera les siennes. Il tournait, non autour du pot, qui naguère cuisait pour lui sans qu'il sans mêlât, mais

autour de l'immense cloyère qui s'offrait à lui. Il avançait, il reculait.... un caillou, auquel le bout de son pied a communiqué du mouvement, tombe entre deux coquilles qui se resserrent sans pouvoir se fermer. Robert s'approche, il examine, il observe; il s'assure, par différens essais, que le caillou est aussi fortement comprimé que l'a été ce pauvre petit doigt. Il en hasarde un second, un troisième; il arrache l'huître à sa retraite, il l'avale.... Oh! qu'elle lui parut bonne! oh! combien lui parut précieuse cette multitude de cailloux, que jusqu'alors il avait foulés avec dédain! Il en remplit ses poches, il va d'huître en huître, et il insinue chaque caillou avec le sourire de la sensualité.

Bientôt il n'a plus qu'à se baisser et prendre, bientôt il commence son repas. La délicatesse du mets, sa faim inextinguible, eussent fait de ce

dîner l'emploi du reste de la journée, si l'Océan, sans considération pour l'innocent dévastateur, ne fût venu mouiller successivement le bout de son pied, sa cheville, et une partie de ses petites jambes. Convaincu de la nécessité de faire retraite, Robert regarde derrière lui : toujours les mêmes difficultés pour remonter. Il faut gravir pourtant, ou être submergé.

Il mesure de l'œil les différentes roches qui sont accessibles encore. Il a retrouvé des forces et du courage; il fait des efforts inouis; il recule, il monte, il retombe; il parvient enfin à la surface d'une pierre, où il n'a rien à craindre de la fureur des vagues, où il peut se coucher, sur laquelle même il peut se promener par trois pas dans tous les sens.

Il regarde au-dessus de lui.... nul moyen de monter plus haut. Il re-

garde à droite, à gauche; nulle apparence de sentier. Partout, une roche perpendiculaire, ou saillante, lui ôte jusqu'à l'espérance. Si du moins ce banc de coquillages s'étendait au loin, il le suivrait à la marée basse, il trouverait probablement quelques ouvertures praticables; mais ce banc est borné; son œil en a embrassé l'étendue, et il n'a vu aux deux extrémités que les flots battant, dégradant le pied de la falaise.

Heureusement son ruisseau est à sa portée; ses huîtres sont à la vérité abondantes et d'un goût excellent; mais s'il doit passer là sa vie, exposé aux injures du temps, cloué douze heures par jour sur cette pierre, c'est devenir huître lui-même.

La nuit qui s'approchait, rendait de moment en moment ses réflexions plus sombres et plus douloureuse. Un vent de bise qui s'élève tout-à-coup,

une pluie froide, le glacent jusqu'à la moelle des os. « Pas un abri, s'écriait-» il, et mes habits sont en lambeaux » !

C'est alors qu'il regrette ce misérable château, qu'une heure auparavant il voulait fuir sans retour; c'est alors qu'il maudit milord, qu'il lui attribue ses maux présens et ceux qui lui étaient réservés. Il appelait à grands cris sa mère, qu'il gémissait alors d'avoir abandonnée, et qui, même en le punissant, était si loin des rigueurs de cette implacable nature dans les bras de laquelle il s'est imprudemment jeté. Il invoque, il supplie, il regrette son ami Rifflard, qui, sage et heureux au sein de sa famille, jouit de l'industrie de ses contemporains, en attendant l'époque où il pourra à son tour payer sa dette à la société. Ces souvenirs lui arrachent des pleurs; ses yeux remplis de larmes ne lui permettent plus de distinguer les objets. Il les

essuie cependant; il craint de franchir, sans s'en apercevoir, le court espace qui le sépare du précipice et du néant: tout malheureux qu'il est, il tient encore à la vie.

Ciel, ô ciel.... se trompe-t-il.... est-ce une illusion, un songe? une barque à voiles et à rames longe la côte, et va passer à cent verges de lui! Il ne peut en croire ses sens; il essuie ses yeux encore, il les frotte, il les rouvre.... « Oui, oui, c'est bien une » barque, c'est un sauveur qui s'offre » à moi ».

Mais les vents qui sifflent lui permettront-ils de se faire entendre? Il s'élance sur la pointe des pieds, il élève les bras, il appelle, il crie. L'espérance soutient, nourrit cette voix grêle, dont les sons se perdent dans l'immensité. La barque suit sa route; quelques minutes encore, et elle aura dépassé le malheureux. Robert

juge qu'il n'est pas entendu, qu'il ne peut l'être, et le désespoir s'empare de lui. Il achève de mettre en pièces ses vêtemens, dont les restes devaient lui être si précieux! il en jette les lambeaux çà et là; il s'arrête à la pensée de se précipiter lui-même, et de terminer en un instant ses malheurs.

Sa chemise percée, déchirée de toutes parts, s'attache à une pointe de la roche; le vent la soulève et la fait voltiger à son gré. Cette chemise, déplorable reste de son opulence passée, devient le gage de son salut. Elle a été vue par le maître de la barque, qui soupçonne quelque chose de la vérité. Il cherche à pénétrer les ténèbres qui s'épaississent à chaque instant; il croit distinguer un être nu et souffrant : il cingle droit sur la falaise.

Oh! de quel horrible poids Robert

fut délivré, lorsqu'il vit cette barque protectrice s'approcher de lui. Il ne pense plus à mourir, la vie lui redevient chère; il croit que la sienne peut être fortunée encore; il jouit surtout de l'idée de la passer avec des hommes.

« (*) What do you do here, lui dit » le patron? Par grace, sauvez-moi, » lui répond l'enfant. (**) You dont » speak english, réplique le marinier? » —Mon bon monsieur, je suis à demi- » mort de froid. — (***) Since it is so, » y must speak scotck ». Je ne vous rendrai pas ce que le bonhomme dit en écossais, parce que je ne l'entends pas plus que Robert n'entendait l'anglais. Je vous apprendrai seulement que l'honnête marin prit l'infortuné

(*) Que faites-vous ici?

(**) Vous ne parlez pas anglais?

(***) Puisque cela est ainsi, je vais vous parler écossais.

dans ses bras, le porta dans son bateau, le roula dans une vieille capote, lui fit prendre deux doigts de rum, et remit à la voile.

La belle chose que la société! pensait Robert réchauffé, transporté mollement! A peine ai-je rencontré un homme, que mes malheurs sont finis. Oh! si jamais je forme des projets!... Projets insensés, où m'aviez-vous réduit!

La barque s'arrête dans une anse près de Sincler, endroit misérable, habité par des gens dont la plupart arrachent à la mer une subsistance que le sol leur refuse, mais dont la misère n'a pas éteint la sensibilité.

Le bon pêcheur reprit l'enfant, et le porta à sa cabane. Des murs enfumés, de la terre battue pour plancher, un toit de roseaux, en voilà la description. Une femme, des enfans en guenilles, mais frais, gaillards, dispos,

se nourrissaient d'un peu de pain noir, de poisson grillé assaisonné d'un grain de sel, et de quelques topinambours qui croissent dans le sable comme ailleurs. Ils avaient pour lit la paille de l'orge dont se nourrissait la famille. Si le poisson abondait, on allait en vendre le superflu à Wick, et l'épouse attentive en rapportait quelques douceurs, uniquement réservées pour son mari, qui s'exposait à tout, qui bravait tout pour soutenir son humble ménage. Les femmes de ses compagnons avaient pour leurs époux les mêmes soins, les mêmes égards. La pauvreté, le travail et l'éloignement des villes, produisent ordinairement des mœurs et des vertus.

Cette cabane, ses habitans qui, dans des temps plus fortunés, eussent révolté la délicatesse de Robert, lui paraissaient alors un séjour enchanté, les premiers des humains. Il est ac-

cueilli, caressé, fêté, soigneusement pansé; il revoit du feu, du pain; le gril est placé sur la braise; on prépare le poisson; Robert en mangera sa part, et il la mangera cuite! Pour concevoir son ravissement, il faut, comme lui, s'être tiré d'une situation désespérante.

Le pêcheur et sa femme se parlaient, paraissaient se consulter, pendant qu'ils soupaient tous, assis sur de mauvaises bancelles, autour d'une table vermoulue. Ils adressaient de temps en temps la parole à Robert, qui branlait la tête et qui ouvrait les bras, ce qui veut dire partout : Je ne vous entends point. Franecis, Franecis, moutsiou, s'avisa enfin de baragouiner le mari. Oui, oui, répondit Robert, je suis français. Nos bons Écossais parlèrent quelques instans encore, firent signe à Robert de s'aller jeter sur la paille à côté de leurs enfans, et

se retirèrent dans leur coin entre le sommeil et l'amour.

Nous trouvons extraordinaire, nous autres gens du bon ton, que ce qu'il nous plaît nommer la canaille, connaisse aussi l'amour. Aucune de ces tournures de phrases si délicates, si sentimentales; aucun de ces préliminaires charmans, qui tiennent lieu à l'homme usé de ce qu'il envie au fort de la halle : Veux-tu, mon cœur, dit celui-ci? je le veux, Jacques, répond la fille aux joues rebondies et colorées: et leurs plaisirs les mettent fort au-dessus de tant de jolis messieurs, de belles dames qui soupirent les vers de Tibulle, de Pétrarque, du Gentil-Bernard, et qui souvent s'en tiennent là, faute de pouvoir faire mieux.

Robert dormit d'un profond sommeil, et cela devait être; mais comme les nuits sont longues, lorsqu'on se couche immédiatement après souper,

et qu'on soupe à sept heures, Robert éveillé avant le jour, repassait dans sa mémoire les différens événemens de sa vie : notre mémoire est notre bourreau dans le calme et l'obscurité. Très-près du malheur encore, il gémissait de ses fredaines, il regrettait ce temps heureux, où il avait à peine repassé le seuil de M. Morisset, qu'il se livrait avec ses camarades à ses saillies, à sa gaîté, en attendant un excellent dîner, dont les apprêts ne le regardaient pas. Il est vrai qu'il fallait étudier, ou en faire le semblant, deux heures le matin et autant l'après-dîner; mais que M. Morisset, que sa mère fussent satisfaits ou non, il n'était jamais réduit à manger du lapin cru, à se battre avec des aigles, à vivre sur une pointe de rocher. Voilà pourtant, pensait-il, où m'a conduit la manie des projets : je n'en ferai de ma vie.

Je vais me lever avec le soleil. Le

bon pêcheur me laissera sa grosse capote; il me donnera la chemise d'un de ses enfans, la culotte d'un autre... Oui, mais des bas et des souliers? Ses enfans n'en ont pas, et je puis m'en passer comme eux. Je me mettrai en route; je trouverai sûrement à Wick le paquet-boat qui m'a apporté ici; le capitaine me reconnaîtra, il me prendra à son bord, et me conduira à Dieppe, d'où je me rendrai à Paris... Et la voiture? j'ai l'habitude d'aller à pied....Mais les auberges? il me restait neuf francs, et je les ai jetés à la mer avec le dernier morceau de ma culotte. Imbécille, insensé!.... Bah, bah, je suis joli garçon, mademoiselle Louison me l'a dit, et un joli garçon intéresse toujours. Je rencontrerai quelque dame, quelque lord qui n'aura pas la manie d'être l'homme de la nature, et j'arriverai commodément chez ma mère. Ma mère gron-

dera.... Non, elle ne grondera pas, elle sera trop aise de me revoir; et puis si elle a de l'humeur, qu'en résultera-t-il de pis? du pain et de l'eau. J'en aurai du moins en abondance, de ce pain si blanc, si beau, qui me paraîtra délicieux, puisque j'ai trouvé si bon ce vilain quignon noir dont j'ai soupé hier.

Je retournerai chez M. Morisset. Je suivrai en tout l'exemple de Riffflard. Je me vois d'ici le plus fort écolier de ma classe, de ma pension, de l'Université. A la fin de chaque année, j'enlève tous les prix. Mon nom devient célèbre; on ne parle que de moi; monsieur le recteur me présente partout.

Un président au parlement m'engage à faire mon droit; un maréchal de France à entrer au service; un archevêque à prendre mes degrés en Sorbonne. Je me décide pour le barreau.

Mon éloquence me fait des protecteurs puissans, on m'offre une charge de conseiller.... A propos, cela se donne-t-il, cela se vend-il, une charge de conseiller? N'importe, me voilà membre d'une cour souveraine. Mes rapports étonnent, séduisent, entraînent. Le Roi me mande chez lui, me dit de très-jolies choses, et me fait son chancelier. Oui, oui, voilà qui est supérieurement vu, et qui vaut bien mieux que des projets.

Pendant que Robert en enfantait de puérils et d'invraisemblables, le maître pêcheur était sorti, et rentra accompagné d'un homme qui portait une robe de bure grisâtre, un bonnet jadis noir qui tombait sur ses oreilles, des guêtres et de gros souliers ferrés. Il s'approcha de Robert, courbé sur son bâton, et lui parla français.

Avec quel plaisir notre aventurier entendit sa langue maternelle! avec quel empressement il répondit! Un mot, une question amenait une histoire qui ne finissait pas. Le vieillard écoutait avec intérêt, avec sensibilité. Au bout d'une heure, il n'ignorait rien de ce que Robert avait fait, dit et pensé.

« Je suis bien pauvre, lui dit-il, mais » j'ai toujours quelque chose en ré- » serve pour celui qui a moins encore; » levez-vous et suivez-moi ».

Robert ne fait pas répéter. Il prend la capote sous un bras, la culotte du fils aîné sous l'autre; il s'en est accommodé, il va s'en vêtir.... Le pêcheur lui parle avec douceur, avec bienveillance, et le vieillard traduit avec un ton plein de bonté. Le pêcheur avait dit à Robert que son fils ne possédait qu'une culotte, et qu'il était

assez naturel qu'il la conservât; qu'une capote est très-utile en mer, en temps de pluie, et que lorsqu'on ne peut en acheter une neuve, il faut garder celle qu'on a.

Robert devenait industrieux. Ne pouvant avoir de vêtemens à lui, il s'avisa de partager ceux d'autrui. Il lève la jaquette du bon vieillard, s'enfile dans sa soutanelle, se colle à lui, et sort sa tête par la fente de sa poche, afin de pouvoir respirer et de voir à se conduire.

Il suivait gaîment son nouveau patron. Celui-ci s'arrête en sortant de la chaumière, et lui montrant du doigt l'Océan, et la roche d'où il avait été tenté de se précipiter : « Voilà, dit-il, » l'endroit où vous étiez hier, où vous » pensiez terminer votre misère et » votre vie. Un homme qui ne vous » devait rien, s'est exposé pour vous

» arracher à la mort ; il vous a conduit » dans sa cabane ; sa femme vous a » reçu comme un de ses enfans, et » déjà ce bienfait est effacé de votre » mémoire ! Robert, l'étourderie est » l'écume que jette une bonne tête » qui fermente encore ; l'ingratitude » est un vice du cœur : êtes-vous » étourdi, ou ingrat » ?

Robert ne réplique pas un mot. Il rentre sa tête, s'échappe de dessous la robe du digne homme, court à travers la chaumière, embrasse tous ceux qu'il rencontre, les embrasse encore, en leur criant : Je vous remercie. On n'entendait rien de ce qu'il articulait ; mais son teint animé, ses gestes expressifs, son œil humide, disaient tout. Il est un langage que les mille et une grammaires n'enseignent pas, et qui est senti par les hommes de tous les lieux et de tous les temps. Le pêcheur secoua la main et

le bras de Robert, sa femme le pressa sur son sein. Le bon vieillard regardait de la porte, et une larme de plaisir coulait sur ses joues sillonnées par le temps.

CHAPITRE II.

Le bon prêtre.

Le protecteur et le protégé arrivèrent à une habitation qui n'était pas fort au-dessus de celle du pauvre pêcheur. Une vieille gouvernante grogna, en voyant arriver un petit être absolument nu, que sans doute on allait habiller de la tête aux pieds. Le bonhomme la laissa dire; il ne transigeait pas avec ses devoirs, et il croyait la charité le premier de ceux qu'il eût à remplir. Par ménagement pour la chasteté de Betty, il passa Robbert dans une vieille culotte de panne noire, dont la jarretière descendait à mi-jambes, et dont la ceinture montait jusque sous les aisselles. Le costume n'avait rien d'élégant, mais il était économique, car enfin, un gilet, une vieille

paire de souliers avec cela, et voilà le petit malheureux équipé de pied en cap.

Pendant que le vieillard cherchait dans ses guenilles de quoi compléter l'ajustement de Robert, l'enfant regardait du coin de l'œil le reste d'une éclanche de mouton, flanquée de carottes et de navets. Le brave homme intercepta un de ces regards de convoitise; il suspendit ses recherches pour mettre le plat devant Robert. « Avec » quoi dînerez-vous? lui dit l'acariâtre » Betty. — Ses besoins sont plus pres- » sans que les miens, répondit le bon- » homme ».

Betty était prévoyante, et elle avait deviné juste. Robert festoya si bien le gigot, qu'elle et son maître ne trouvèrent à midi que des os à racler. Le vieillard mangeait un morceau de pain de seigle, et sa figure était rayonnante. « Du pain sec! grommelait

» Betty entre ses dents. — Il est déli-
» cieux par le bien que j'ai fait à cet
» enfant. Voyez comme il est gai,
» comme il joue! — Bah! croyez-
» vous que ces évêques, qui ont cuisi-
» nier, laquais, équipage.... — Betty,
» ne condamnons personne, et prions
» pour tous ».

Il faut enfin vous faire connaître cet homme extraordinaire, qui honorait une profession qu'on regarde comme honorable; qui, sans faste, sans orgueil, pratiquant la vertu par penchant et par goût, était digne de servir de modèle à tous ses confrères..... Il vécut et mourut pauvre, heureux et ignoré.

Son père, Williams Cammeron, avait suivi le roi Jacques, détrôné, fugitif, pour avoir manqué des qualités nécessaires à un roi, à qui il en faut tant pour prévenir ou calmer les convulsions du corps politique. Cammeron

meron aimait son prince. Brave officier, homme sage, éclairé, mais abusé par ses désirs, il espérait aider à rétablir Jacques sur le trône, ou mourir à ses côtés.

Son fils avait vingt ans. C'est l'âge où l'on commence à juger; c'est aussi celui où l'on s'égare. Le jeune homme prédit que Guillaume, brave, actif, entreprénant, ayant pour lui les vœux du peuple anglais, l'emporterait enfin sur son rival. Il est dur, pour un grand cœur, de recevoir des bienfaits d'un prince qui ne se soutient que de ceux d'une cour étrangère; et qui renonce à la gloire, à vingt ans, est capable de tous les sacrifices. Cammeron se dévoua. Il prit les ordres, et repassa en Écosse, après quelques années de séjour en France. Il trouva des infortunés à qui on voulait ôter tout, jusqu'à leurs opinions religieuses. Il les consolait, il les en-

courageait, il maintenait, il rétablissait la paix dans les familles. Quelquefois il manquait du nécessaire; il prenait patience, en pensant au bien qu'il avait fait.

Robert joignait à sa jolie petite mine une imagination vive, la répartie juste et prompte; et la véritable vertu se plaît quelquefois à sourire. M. Cammeron s'attachait de jour en jour à l'enfant. En revanche, l'aversion de la vieille Betty croissait en proportion de l'amitié de son maître: et avait-elle tant de tort? Quand on n'a entre deux personnes que la moitié de ce qu'il faut, et qu'un instrus, riant, sautant, caressant, dévore à lui seul les deux tiers de cette moitié-là, il est assez naturel d'avoir de l'humeur, à moins qu'on ne soit un ange; et Betty n'avait rien d'angélique, rien absolument. Elle eût été une admirable gouvernante d'évêque, si la dignité

de ces messieurs pouvait se borner aux services d'une vieille fille. Elle eût engagé monseigneur à donner son superflu, si elle eût pu le déterminer à en avoir; elle eût été enchantée d'être le canal des grâces, de jouer un rôle dans les alentours de la cathédrale, de recevoir les révérences des bonnes femmes, et le salut de protection du suisse, qui par toute la chrétienté se croit un personnage, parce qu'il a un peu de galon, un nœud d'épaule et un baudrier qui ne lui appartiennent pas; parce qu'il porte une rouillarde en dépit de ces paroles expresses : *Quiconque tire l'épée, périra par l'épée....* Il est vrai que les suisses d'église ne la tirent jamais.

Mais, sans scrupule et sans danger, ils donnent de la pointe du bâton de leur hallebarde sur les pieds de ceux qui ne se rangent pas assez vîte; et les contorsions de l'inconcevable patient

ne leur font rien perdre de leur grand sérieux. C'est l'âne chargé de reliques, qu'un suisse de paroisse!

Où en étais-je donc?.... A Betty, qui n'était pas digne d'être la gouvernante d'un pauvre prêtre écossais, qui haïssait Robert, qui le lui rendait bien.

Quel plaisir pour M. Cammeron, de calmer les inquiétudes d'une mère! Son premier soin avait été d'écrire à madame Robert. Il faisait l'éloge des qualités physiques et morales de l'enfant; il le croyait propre à tout; il ne doutait pas qu'il fut un jour l'honneur de sa famille; enfin il avouait que ses moyens ne lui permettaient pas de le renvoyer; mais s'il plaisait à madame de lui adresser une lettre-de-change sur Edimbourg, il y conduirait l'enfant, le mettrait dans le coche de Londres, où il serait reçu par un pauvre prélat, condamné d'avance,

comme lui, à être pendu, s'ils étaient surpris disant la messe; ce qui ne les empêchait pas de la dire tous les jours. Les hommes sont de bizarres animaux. Ils pendent ici ceux qui disent la messe; ils brûlent là-bas ceux qui n'y vont point.... Pas de réflexions là-dessus: Dieu a fait l'homme à son image

Où en suis-je encore? Ah! le pauvre évêque de Londres ne manquerait pas d'envoyer le petit à Douvres, d'où la maison Minet, qui est de tous les pays et de toutes les religions, l'embarquerait pour Calais, d'où le père gardien des Capucins le mettrait en route pour Paris. En attendant la réponse de madame Robert, M. Cammeron avait soin de faire employer le temps à son fils. Il commençait la journée par servir, dans une cave, une messe qui en valait une chantée dans une basilique, si tant est.... Après la messe, le déjeûner; après le déjeûner,

la lecture, l'écriture, et la déclinaison de *musa;* ensuite, une heure de récréation, puis le dîner; et jusqu'au coucher, répétition, à la messe près, des exercices du matin.

Robert se prêta d'abord très-volontiers à tout cela; il se doutait bien que pour être chancelier il faut savoir un peu de latin. Mais à mesure que l'aigle et le lapin cru s'effaçaient de sa mémoire, l'ennui de la science se faisait sentir, et le goût de la simarre et des sceaux s'affaiblissait sensiblement. Bientôt le travail lui parut pénible, et enfin il ne fit plus rien qu'autant qu'il y était forcé par la présence de M. Cammeron.

Et comme il fallait qu'il fût toujours occupé de quelque projet, il chercha, avec l'ardeur infatigable de la vengeance, les moyens de rendre à Betty les niches secrètes qu'elle lui faisait.

Betty n'osait contrarier ouvertement son maître; mais elle faisait les portions, et elle manquait rarement de glisser dans celle de Robert une poignée de sel ou de poivre. Robert s'en apercevait à merveilles, et mangeait toujours, en prenant note, dans sa mémoire, de chacun des tours que Betty lui jouait. M. Cammeron prétendait ne pouvoir avaler sa modique pitance, et il passait à Robert ce qu'il lui plaisait d'appeler son superflu. Si le maître et l'élève regardaient la porte ou la croisée, une mouche ou un hanneton, crac, une pincée de cendres tombait dans l'écuelle. Robert, sans se démonter, prenait le coin d'une grosse serviette qui servait ordinairement pendant la quinzaine, il en faisait une espèce de chausse, et il trempait son pain dans la sauce qu'il avait clarifiée. M. Cammeron, en voyant le manége du petit, disait doucement

à sa gouvernante : « Votre vue s'af-
» faiblit, ma bonne; vous laissez sou-
» vent tomber quelque chose dans la
» casserole ». Betty ne répondait rien, et en continuant d'apprêter le dîner de son chat, elle se promettait bien de recommencer.

Un jour Robert trouvait du crin haché dans ce qu'on appelait son lit. Le lendemain matin, le fond de sa culotte était farci de têtes de chardons. Il était furieux; il se contenait à peine. Les égards que marquait M. Cammerou à une ancienne domestique qui lui avait sacrifié toute sa vie, balancèrent pendant quelque temps ses projets de vengeance; mais une pierre que Betty avait eu l'air de jeter à un chien, de six pouces de haut, et qui le frappa à la tête, le fit passer sur toutes les considérations.

Il commença par cacher une jarretière, que Betty, sans mot dire, rem-

plaça par un bout de ficelle. Il jeta au feu un bas, que Betty remplaça par un chiffon. On attaquait, on se défendait sans éclat, et cette guerre sourde était toujours subordonnée au respect qu'on portait au maître.

Cependant l'impassibilité apparente de Betty avait un but que Robert ne soupçonnait pas. Elle voulait lui inspirer la confiance de l'impunité, et l'amener à quelque espiéglerie assez grave pour qu'elle pût l'attaquer avec avantage dans le cœur de M. Cammeron. Robert donna dans le piége. Il enrageait qu'on eût l'air de ne s'apercevoir de rien. Qu'est-ce en effet que la vengeance, si on ne jouit pas des angoisses de son ennemi? Robert, piqué au jeu, se décida à frapper les grands coups. Il jeta dans le puits une paire de poches neuves et un tablier qui ne l'était pas. Il était fait d'un morceau de taffetas vert que la reine,

femme de Jacques second, avait, à l'aide de son aiguille et d'un peu de fil d'or, transformé en un bel étendard, qu'elle avait confié au père Cammeron. Celui-ci, en mourant, l'avait envoyé à son fils; et comme il ne savait pas broder, et que l'on conduit difficilement sa plume lorsqu'on est à l'agonie, il avait écrit, tant bien que mal, sur l'étendard : *Apprenez à mourir pour vos rois.* Le jeune Cammeron, persuadé que sa mort ne pouvait être utile à personne, et que sa vie l'était à ses pauvres Écossais, avait religieusement baisé l'étendard, et l'avait serré dans son tiroir.

Betty était jeune et jolie lorsqu'elle était entrée à son service, et il n'avait que des privations à lui faire partager. Un montagnard, beau, bien fait, avait offert sa main; il plaisait à Betty, et Betty lui dit : « Je vous crois né» cessaire à mon bonheur; mais je

» suis plus nécessaire encore à M. Cam-
» meron, et je reste avec lui ». Si le bon prêtre eût pu, en ce moment, disposer d'un trésor, il l'eût offert à Betty. Son morceau de taffetas vert était ce qu'il avait de plus précieux; il le présenta en disant : *C'est le denier de la veuve.*

Betty s'en parait aux bonnes fêtes de l'année, et l'enfermait soigneusement de la Toussaint à Noël, et de Noël à Pâques. Qu'on juge de son chagrin, de ses exclamations, lorsque le jour de la Pentecôte elle chercha son tablier, et le chercha en vain! M.r Cammeron lui représentait, avec sa douceur ordinaire, que tout ici bas est périssable, et qu'attacher un instant de bonheur à telle ou telle parure, c'est descendre au-dessous de soi. Robert, allant, venant, jouissait des clameurs, des gémissemens de Betty. Le petit coquin!

Cependant l'heure de l'office approchait, et il fallait laver la casserole, qui servait aussi à M. Cammeron de cuvette et de plat à barbe. Betty, pleurant, grondant, fut tirer un seau d'eau au puits, et elle ramena ses poches et son tablier pendant au crochet de la corde. Ce n'était ni elle, ni M. Cammeron qui avait jeté ces belles choses-là dans le puits : ce ne pouvait être que Robert. Sa douleur se changea en joie; elle rentra triomphante, pièces de conviction à la main, et elle accusa son ennemi.

Robert voulut se défendre. Sa négligence, sa paresse, avaient refroidi son patron, et le rendaient facile aux insinuations de sa gouvernante. Il interrogea le coupable avec un ton sévère qui l'intimida. Robert hésita, balbutia, et confessa son crime. Betty exigeait qu'il fût chassé à l'instant. « Non, » répondit M. Cammeron, il est sans

» ressources, et je ne réduirai pas au » désespoir un enfant qui peut se cor- » riger ».

On attendait toujours la réponse de madame Robert, qui ne répondait point, par une excellente raison : elle n'avait pas reçu la lettre du bon prêtre. Le paquet-boat de Douvres avait été surpris à moitié chemin par un grain, qui bientôt devint une tempête, et qui jeta le bâtiment sur un banc de sable à la côte de Middelbourg. Il talonna, il s'entr'ouvrit; les matelots se désespérèrent, prièrent, se noyèrent, et la malle aux lettres vogua sur la mer du Nord, qui n'est pas du tout le chemin de Paris.

« Voyez, disait le bon prêtre à Ro- » bert, voyez à quel point vos fre- » daines ont indisposé madame votre » mère! elle ne daigne pas me répon- » dre, à moi, qui ne peux avoir d'au- » tre tort à ses yeux que de vous avoir

» recueilli. Vous êtes un mauvais su-
» jet, Robert, et cependant je ne vous
» abandonnerai point; car enfin, ne
» faire du bien qu'à ceux qu'on aime,
» c'est vouloir toujours jouir, et il n'y
» a pas de mérite à cela ».

Robert était d'un caractère irascible. Persuadé de la légitimité du droit de représailles, il croyait n'avoir rien à se reprocher envers Betty, et je suis tenté de penser comme lui. Persuadé encore que rien ne le rétablirait dans les bonnes graces de M. Cammeron, il cessa de se contraindre, et il se livra à des excès.... mais à des excès!... vous allez voir.

Je vous l'ai dit, Betty avait un chat, un chat maigre comme elle et son maître, parce que comme eux il avait toujours faim. Après M. Cammeron, *Love* était, de tous les animaux, le plus cher à Betty; et elle ne prévit pas, elle toujours si prévoyante, à quel

point la vengeance peut pousser l'atrocité. Enhardie par l'impunité et la confiance absolue de M. Cammeron, elle ne cessait de faire à Robert des niches plus ou moins piquantes. Un soir il trouva au bout de sa paillasse un fagot d'orties qui lui mit en cloches les pieds et la moitié inférieure des jambes. Robert dévora sa douleur. Il eût mieux fait, allez-vous dire, de jeter les hauts cris, et de convaincre Betty, comme elle l'avait convaincu lorsqu'elle tira du puits ses poches et son tablier. Vous n'y êtes pas, vous ne réfléchissez pas, vous ne connaissez pas les ressources d'une fille vieille, dévote, et qui a le diable au corps. Betty avait préparé ses moyens de défense. Celui qui avait été capable de jeter à l'eau ses effets les plus précieux, ne se lassait pas de la poursuivre, et voulait enfin la calomnier. Il n'avait pas balancé à se faire un peu

de mal, pour lui causer le plus cruel de tous, la perdre dans l'esprit de son maître; et auquel des deux eût cru M. Cammeron, déjà très-prévenu contre Robert?

La pénétration du petit n'allait pas jusqu'à deviner un tel coup. Il enragea en silence le reste de la nuit, et roula dans son petit cerveau des projets plus sinistres les uns que les autres. Enfin il condamna *Love* à mort, et se leva au point du jour pour vaquer à l'exécution.

Love était leste comme un chat maigre, et il se défiait de Robert, qui, à la sourdine, lui alongeait de temps en temps quelques coups de pied. Robert l'appelait d'un ton caressant; *Love* le regardait fixement, assis sur son cul, et sautant à l'autre bout de la chambre dès que Robert était à quatre pas de lui.

M. Cammeron avait à sa cheminée

un reste de jambon rance, dont on coupait une tranche quand on voulait se régaler. Robert, à l'aide d'un bâton, jeta le jambon dans la cendre, le prit et le présenta à *Love*, aussi friant qu'affamé. *Love* ne savait trop s'il devait avancer ou reculer. Robert termina ses irrésolutions en jetant, au milieu de la chambre, l'os à demi décharné, et en se tirant à l'écart.

Love saisit l'occasion unique de faire un bon repas; et ce n'est pas sans cause qu'on a classé la gourmandise au rang des péchés capitaux : celui-ci le perdit. Robert, armé d'un cordeau, s'approchait sur la pointe du pied; il jeta un nœud coulant au cou de l'animal. *Love* voulut fuir, mais trop tard. Ses efforts n'aboutirent qu'à serrer la corde. Robert tira de son côté, et le chat du sien, jusqu'à parfaite suffocation.

La vengeance de Robert eût été in-

complète, s'il fût resté le moindre doute à Betty. Il accrocha *Love*, étranglé, de manière que la gouvernante sortant de son galetas, se frappa le front contre le crâne de l'animal chéri. Betty cria, et de sa bosse à la tête et de la douleur que lui causait cet événement tragique. M. Cammeron accourut à ses cris. Il entendit, il vit.... Oh! pour cette fois il n'y eut plus de rémission.

« Je vous ai pardonné bien des » fautes, dit le bon prêtre à Robert; » mais ôter la vie à une créature inno- » cente, pour satisfaire la haine que » vous portez à une fille à qui je dois » tant, et qui ne me doit rien, voilà » ce qui est inexcusable, et ce que je » ne vous pardonnerai point. Sortez » d'une maison où vous avez apporté » le trouble et la défiance, et puissent » les infortunes que vous ne cessez » d'attirer sur votre tête, vous rendre

» sage, enfin! Voilà deux couronnes;
» Dieu m'est témoin que c'est tout ce
» que je possède : je vous les donne;
» allez, et repentez-vous ».

CHAPITRE III.

Robert devient Comédien.

Voila Robert parti, emportant la bourse du bon prêtre, sa vieille culotte de panne noire, un gilet vert et un bonnet carré, mangé des mites, dont la houpe usée, attachée à un bâton, servait de houssoir au presbytère. Robert n'était pas avantageusement vêtu, il ne se le dissimulait pas; mais il avait appris qu'on ne gagne rien à jeter ce qu'on a dans la mer, et il ne forma d'autre projet sur les vêtemens qui le couvraient, que de les garder jusqu'à ce qu'il pût s'en procurer de meilleurs. Il se mit à trotter, persuadé qu'il ne manquerait pas de rencontrer bientôt quelque Louison, quelque lord, et projetant, par exem-

ple, de tirer un grand parti des circonstances.

Il se rappelait, en marchant, la cuisine de sa mère, la bonne chère que lui faisait mademoiselle Louison; il comparait à cette vie passée la misère qu'il éprouvait sur sa roche, l'abstinence que lui faisait partager M. Cammeron, et à ces idées succéda la tentation très-prononcée de se bien régaler à la première auberge. Il n'ignorait plus qu'on joue un triste rôle quand on n'a rien; il sentait qu'un bon repas écornerait furieusement ses petites finances; mais puisqu'elles devaient finir, qu'importait que ce fût deux jours plutôt, ou deux jours plus tard?

C'est ainsi que calculent des hommes faits, qui se ruinent, et qui ne le sont pas plutôt, qu'ils gémissent des privations où les a exposés leur mauvaise conduite. C'est ce calcul là qui fait des escrocs, des filoux, des vo-

leurs, et il en faut, et beaucoup; car de quoi vivraient messieurs de la justice criminelle, leurs subordonnés, leur *agent?* De quoi s'amuserait ce bon peuple, qui n'a pas de quoi payer un billet de spectacle, qui n'a pas tous les jours des fêtes publiques, si de temps en temps on ne le régalait d'une pendaison? Tout est pour le mieux.

Robert parlait fort bien l'écossais, et savait un peu d'anglais. Avec cela, il était sans inquiétude sur son chemin; et après tout, il n'avait aucune raison de préférer celui-ci à celui-là. L'important était de savoir où il trouverait une ville quelconque, qui lui conviendrait comme une autre, pourvu toutefois qu'il y eût une bonne auberge. Il interrogeait les passans, qui riaient de son grotesque équipage, qui l'interrogeaient à leur tour, et auxquels, selon sa coutume, il racontait ses aventures : il n'avait rien

fait qu'il eût intérêt à dissimuler. Très-peu de gens, je crois, auraient la même franchise.

Il prit quelques repas assez légers, en traversant quelques villages, quelques *villottes*, où il ne lui arriva rien de remarquable, cherchant toujours la bonne auberge, qu'il ne devait trouver qu'à Dornock, ville assez considérable du Southerland, où il arriva avec sa seconde et dernière couronne, qu'il se disposa à manger aussi gaîment que si le soleil n'eût pas dû se lever le lendemain.

Comme il parlait très-haut, qu'il avait soin de faire sonner, en parlant, deux ou trois gros sous qui accompagnaient son unique écu, on lui servit tout ce qu'il voulut. On le coucha comme un petit prince, à cette différence près pourtant, qu'il y avait dans la chambre deux lits, dont le meilleur était réservé pour un monsieur très-

sérieux, qui paraissait très-réfléchi, qui parlait peu, et qui modestement avait soupé à table d'hôte.

Robert, qui avait l'estomac garni, et à qui une forte ration de *porter* tenait les oreilles chaudes, ronfla bientôt, et trouva pour quelques heures l'oubli de ses malheurs passés et de ceux qui l'attendaient encore. Gare le moment du réveil, allez-vous dire ! il est toujours cruel, quand on ne peut s'en prendre qu'à soi de ses infortunes. Bah, bah, si je vous écoutais, je ferais un cours de morale qui ne serait lu de personne, et qui ruinerait mon libraire.

Un petit événement troubla le sommeil de Robert, long-temps avant que le jour vînt lui ouvrir les yeux, lui rappeler sa dépense de la veille, et la nécessité de vider ses poches. On frappa avec tant de violence à la porte, qu'en quatre secondes elle s'ébranla,

et

et qu'elle tomba quatre secondes après. Une troupe de gens armés entra dans la chambre. Celui qui la partageait avec Robert, sauta sur ses pistolets, et fit feu de ses quatre coups. Les assaillans ripostèrent; Robert se tapit sous sa couverture; il y resta jusqu'à ce que le calme fut rétablit, ce qui n'arriva qu'une heure après. Lorsqu'il n'entendit plus rien, il sortit sa tête, et n'en vit pas plus.

Qu'est-ce donc que tout cela? pensait-il; suis-je dans un coupe-gorge, et ne m'a-t-on épargné que parce qu'on ne m'a pas jugé volable? Que d'obligation j'aurais à ces guenilles, que je dédaignais tant! Ce raisonnement ne valait rien; car enfin, qu'il fût volable ou non, des voleurs n'eussent pas manqué de le sacrifier à leur sûreté. Il n'en est pas moins vrai que bien des individus doivent leur tête à leur obscurité. Obscurité heureuse,

qui.... « Ah! je vous y prends à mon » tour, monsieur l'auteur; c'est vous » maintenant qui moralisez. — Vous » avez raison, monsieur le critique. » — Il vous échappe quelquefois des » traits.... — C'est sans y penser, en » vérité. Contons, contons bi

Robert se livrait à une foule d'idées plus ou moins extravagantes, plus ou moins vraisemblables, lorsque le crépuscule lui permit enfin de distinguer les objets. Il remarqua que le plancher avait été lavé, d'où il conclut qu'il y avait eu du sang répandu. Il s'approcha de la fenêtre, regarda partout, et fut frappé du silence profond qui régnait dans l'hôtellerie. Il ouvre sa porte en tremblant; il s'avance dans une galerie qui recevait le jour de la rue : nulle apparence que cette scène nocturne ait causé de sensation à l'extérieur. « Allons, dit-il, » c'est le maître de la maison et ses

» gens qui ont assassiné ce voyageur.
» Hâtons-nous de sortir d'ici, et même
» sans payer ».

Il rentre sur la pointe du pied; il reprend sa chère culotte, qu'il baise avec un transport de reconnaissance. Il s'assure que son écu est toujours à lui; il passe son gilet, met ses pieds dans ses savates, sa tête dans son bonnet carré, et avise au moyen de s'esquiver sans être aperçu.

Un papier roule sous ses pas. « Si
» c'était un billet de banque! dit-il
» en le relevant. Un mort n'a besoin
» de rien, ajoutait-il en s'approchant
» de nouveau de la croisée, pour dis-
» tinguer les caractères. Je pourrais
» me l'approprier sans scrupule ». Et il lit :

» A tous mes fidèles sujets.
» Accordez votre confiance à M. Mac-
» Mahon; il a toute la mienne, et je l'ai
» chargé de mes plus chers intérêts.

» Entendez-vous avec lui sur les » moyens de soulever l'Écosse, et » d'y introduire des armes. Tâchez » surtout d'établir dans vos châteaux » des magasins de toute espèce. Quand » vous serez prêts, je paraîtrai au mi- » lieu de vous.

» Je vous recommande particuliè- » rement M. Mac-Mahon, l'un de mes » plus dévoués serviteurs, et son fils » bien jeune encore, qui a voulu ab- » solument accompagner son père, » mais qui n'est pas dans le secret ».

CHARLES ÉDOUARD.

Robert ne savait d'abord ce que cela voulait dire; mais il avait souvent entendu M. Cammeron et Betty parler du prétendant. L'obscurité de leurs phrases l'avait empêché de saisir aucun détail; il ne s'en était pas même occupé. Que lui faisaient, à lui, les querelles des rois?

En repassant dans sa mémoire ce

qu'il avait entendu, en comparant certains propos à la lettre qu'il tenait, il jugea que M. Mac-Mahon était celui qu'on avait tué ou enlevé; que dans le tumulte cette lettre était tombée de sa poche ou d'ailleurs; et il devinait juste.

Le prince Charles Édouard préparait dès-lors l'invasion qui devait se faire en 1742, pour laquelle on l'avait appelé en France, et qui n'eut lieu que trois ans après. On sait comment se termina cette malheureuse expédition.

Mac-Mahon s'était découvert aux lords Cromarty, Lokil, Frasers et Kilmarnock. Ces seigneurs, dévoués à la famille Stuart, commençaient à agir sourdement, mais avec succès. Mac-Mahon, encouragé par ces commencemens, mit moins de réserve dans ses discours; il se laissa pénétrer par un homme du parti contraire,

qui le dénonça. On le suivit, on épia ses démarches, et on expédia l'ordre de l'arrêter. Il se défendit, et mourut en brave homme.

Robert réfléchissait profondément, tenant toujours sa lettre à la main. « Oui, disait-il, oui, pourquoi pas?... » mais, non, ce projet est inexécuta- » ble : je ne suis au courant de rien... » Au contraire, le jeune homme n'est » pas dans le secret; par conséquent » rien à répondre. La lettre du prince » n'indique pas d'âge.... M'y voilà, » m'y voilà : je suis décidé ».

Robert descend, il fait quelques tours.... Toutes les portes sont fermées. Il s'approche des croisées de la cuisine : l'hôte et l'hôtesse, assis devant les restes de leur feu, paraissaient plongés dans une mélancolie profonde. Ils sont peut-être Jacobites, pensait Robert; en ce cas je ne risquerais rien, et j'obtiendrais de éclair-

cissemens. Entrons, et voyons venir.

Il frappe à la fenêtre, et se fait un air affligé. Il cherchait à paraître excessivement pénétré, et il eût volontiers donné sa vieille culotte pour pouvoir pleurer; mais le don des larmes n'est accordé qu'aux femmes.

L'hôtesse se lève, aussi effrayée que si une nouvelle troupe de sbires se fût offerte à ses yeux. Elle regarde à son tour.... Robert lui paraît grand comme saint Christophe et fort comme Hercule : richesse et fécondité d'imagination sont encore l'apanage des dames.

L'hôtesse recule, et va tomber dans les bras de son mari. Le mari, qui prévoit une scène conjugale, et qui ne s'en soucie plus, dépose tendrement sa femme sur le carreau, et veut juger par lui-même de la cause de son effroi. Il distingue, à travers le vitrage, le gilet vert, le bonnet carré,

et un menton encore imberbe. Il ouvre; Robert entre et s'écrie : « Je suis » au désespoir. — Et nous, mon cher » ami, et nous! — Vous connaissez » aussi M. Mac-Mahon? — Et son fils. » — Ah, diable! — Ils ont passé ici en » allant aux Orcades. Le fils est resté » malade à Eda. — Bien malade? — » Hélas! il est peut-être mort. — Pau- » vre jeune homme! — Mais je parle, » je parle.... Ma tête n'est plus à moi. » Qui êtes-vous, avec votre bonnet » carré et votre costume hétéroclite? » — Je suis fils d'un officier irlandais, » au service de France. — Vous êtes » donc Jacobite! — Oh! je vous en » réponds. — Asseyez-vous, mon cher » enfant. Hé bien, votre père?

» — Je me suis embarqué avec lui » à Calais. — Après? — Nous avons » abordé à Wick. — Ensuite? — Mon » père cherchait à se réunir à M. Mac- » Mahon. — Et il vous a confié ses

» projets? — Il connaît ma prudence.
» — Cela ne prouve pas trop en faveur
» de la sienne.... Ah! permettez-moi
» une réflexion. Il me semble qu'hier
» vous ne connaissiez pas M. Mac-
» Mahon? — C'est encore un effet de
» cette prudence que mon père a recon-
» nue en moi. Je me défiais de vous,
» je me défie de tout le monde. Mais
» à peine M. Mac-Mahon eut-il fermé
» la porte de notre chambre, qu'il m'a
» tendrement embrassé, et il m'a dit
» en me remettant ce papier : Je sais
» qu'on me cherche, et votre âge vous
» met à l'abri du soupçon. Prenez
» cette lettre du prince; elle vous ser-
» vira si la fortune nous sépare, ou
» elle nous sera commune à tous deux,
» si vous voulez vous attacher à moi ».

Robert présentait en effet la lettre avec un sérieux et une dignité propres à persuader. « Pardon, mille pardons, » lui dit l'aubergiste; mais dans une

» affaire aussi délicate, il est bon de
» savoir à qui on se livre. Revenons
» à votre père. — On l'a arrêté chez
» M. Cammeron.... — Chez M. Cam-
» meron! le prêtre le plus respecta-
» ble!.... — Betty m'a ôté mes habits
» français.... — Elle a bien fait, Betty ;
» un peu revêche, mais bonne fille
» au fond. J'ai passé là il y a quinze
» ans.... — Il y a quinze ans? — Elle
» était, ma foi, jolie. Enfin ?— Enfin elle
» m'a habillé comme me voilà, pour
» me rendre méconnaissable. — Elle
» a eu tort : vous êtes fagoté de ma-
» nière à piquer la curiosité, et le roi
» Georges a des agens partout. — Oh!
» je ne m'alarme pas aisément. — Bien,
» mon brave, bien. Moi, je ne suis
» pas né courageux, et je me borne
» à aider les gens du parti selon mes
» petits moyens. Venez avec moi ».

Il conduit Robert dans un arrière-cabinet, et lui donne la défroque,

très-propre encore, d'un fils unique qui s'était noyé dans la crainte de l'être, c'est-à-dire en apprenant à nager.

Pendant que Robert se donnait une tournure décente, il interrogeait, calculait ses réponses, et tirait parti de tout. « Qu'est devenu ce digne M. Mac-» Mahon? — Vous n'avez donc rien » vu? — J'étais sans armes. — Les » scélérats l'ont tué : Dieu le leur » rendra quelque jour. — Oh! c'est » ce qui leur arrivera avec le temps. » Et vous dites qu'il a laissé son fils » malade aux Orcades? — Dans l'île » d'Eda, chez un prêtre qui a été con-» fesseur de notre bon roi Jacques, » et qui ne balance pas, à quatre-vingts » ans, à exposer sa vie pour être utile » aux vrais Jacobites. — Il n'expose » pas grand'chose; mais il n'en a pas » moins de mérite. Je vais prendre » la route des Orcades.... Ah çà.... » mais le jeune Mac-Mahon est-il con-

» nu? — Pas du tout. Il est tombé ma-
» lade en débarquant, et le premier
» soin de son père a été de le mettre
» en sûreté. — Bon. Vous sentez qu'il
» y aurait de la témérité à s'exposer
» inutilement.... — Sans doute. — Je
» me réunirai à lui, nous pleurerons
» nos malheurs communs, et si je suis
» privé de mon père.... — Ah! mon
» ami, j'en ai bien peur. — Je repas-
» serai en France avec mon compa-
» gnon d'infortune. — C'est ce que
» vous pouvez faire de mieux. — Et
» il trouvera chez ma pauvre mère
» un asile et du pain. — Digne enfant,
» digne enfant »!

L'hôte était attendri, l'hôtesse l'était à l'excès. Robert crut devoir profiter du moment. Il tira sa couronne de sa poche, et la présenta d'un air qui voulait dire : Quel plaisir vous me feriez, si vous ne la preniez pas! « Non, » dit l'hôte, non, mon jeune ami.

» Vous avez bien soupé, sans que j'en » sois plus pauvre. Gardez votre écu, » et Dieu fasse qu'il vous profite! Je » vais vous donner quelques renseigne- » gnemens ».

» En revenant d'Eda, M. Mac-Ma- » hon a vu différens seigneurs qui l'ont » reçu avec distinction, et qu'il a dis- » posés en faveur du prétendant. Pre- » nez leurs noms, les lieux de leur de- » meure, et d'ici aux Orcades vous » trouverez partout le couvert, la ta- » ble, et même de l'argent. Je vous » en donnerais bien, mais je n'en ai » pas trop.

» Allez, mon ami, ne perdez pas » de temps. Les bons Jacobites ne sont » pas sortis de cette nuit, de peur d'être » remarqués. Les partisans de Geor- » ges sont restés tranquilles, parce » qu'il leur est égal qu'on tue un des » nôtres. Les uns et les autres vont » sortir de chez eux. Vous êtes facile:

» les premiers vous exposeraient, par » leurs caresses, aux soupçons des se- » conds, et vous finiriez peut-être par » aller joindre votre père à Newgate ».

Il donne à Robert une liste des lords avec qui Mac-Mahon avait formé des intelligences, et il le met à la porte, enchanté d'en être débarrassé, et comptant bien se faire un mérite des services qu'il lui avait rendus, si le prince Édouard triomphait un jour.

Robert a repris sa course. Il s'imagine avoir tout prévu; il croit sa fortune assurée. « Non, dit-il, non, je » ne serai pas chancelier de France; » et qu'est-ce, après tout, qu'un chef » de la justice? un animal vêtu aussi » plaisamment que je l'étais ce matin, » qui doit s'écouter parler, tout faire » méthodiquement; grave, taciturne, » ennuyé et ennuyeux, voilà, ce me » semble, ce que doit être un chan- » celier. Vive, vive l'uniforme! cela

» donne à un jeune homme une grace,
» une tournure!....
» Je me fais réellement Jacobite. Je
» débute par une sous-lieutenance. Je
» me bats bien, quoique je confesse
» avoir eu peur cette nuit. A la fin du
» mois, je suis colonel. On m'envoie
» reconnaître une redoute, je l'en-
» lève; on me détache avec mon régi-
» ment, je bats l'avant-garde ennemie.
» On me fait brigadier, et avec ma
» brigade je passe sur le ventre à toute
» l'armée du roi Georges. Le prince
» Édouard ne voit plus que moi; c'est
» moi seul qu'il charge de toutes les
» grandes expéditions. Il congédie en-
» fin ses autres généraux, et me
» nomme généralissime de ses armées.
» Je marche droit sur Londres. Le
» lord-maire vient au-devant de moi,
» me présenter les clefs de la ville sur
» un plat d'or, et me supplie à genoux
» de ménager ses concitoyens. Je par-

» donne à tous les habitans, en faveur
» de milord All-is-bad, qui pourtant
» m'a fait bien du mal; mais je lève, à
» mon profit, une contribution de dix
» millions sterling. J'envoie un aide-
» de-camp au prince Édouard, et je le
» presse de se montrer. Je le prends
» par la main, je le conduis, au mi-
» lieu du plus brillant cortége, à West-
» minster-hall. Un trône est préparé,
» et la foule ravie ne cesse de crier:
» Vive le nouveau roi! Quel est mon
» étonnement! Édouard confesse pu-
» bliquement que c'est à moi qu'il doit
» sa couronne; il veut me la mettre
» sur la tête, et moi, aïe, aïe, aïe,»!

C'était le brancard d'une charrette, qui venait droit à Robert, qui le frappa à la poitrine, qui le jeta à dix pas de là, et qui termina ces grands projets, comme l'expérience, plus lente, et aussi sûre, en dissipe tant tous les jours.

« Oh! oh! dit Robert, en se relevant et en boitant tout bas, j'ai été » un peu vîte; mais me voici descendu » du trône plus brusquement que je » n'y étais monté. Après tout, est-il » nécessaire d'être roi pour être heureux? Une belle terre, un château » commode, des vassaux affectionnés, une jolie femme... oui, jolie, » très-jolie femme, et avec cela on » peut passer doucement la vie, sans » faire de vains projets. Hé bien, il y a » partout des terres, des châteaux et » de jolies femmes : pourquoi n'aurais-je pas, comme un autre, une » jolie femme, une terre et un château? Que faut-il pour cela? de l'argent. J'ai un écu que je ne devrais » pas avoir, c'est de l'argent trouvé; » avec un peu d'adresse, certaines » gens, dit-on, trouvent aussi aisément un million que d'autres un » écu, et je ne suis pas mal-adroit.

» Allons, j'adopte une vie opulente et » tranquille. Je fais à ma petite femme » des enfans jolis comme elle.... mon » Dieu, qu'il doit être agréable de » faire des enfans! elle les nourrit, » je les caresse, je les fais sauter.... » Ah! parsambleu, en voici bien » d'une autre »!

En faisant sauter ses enfans, Robert avait sauté lui-même dans le fond d'un étang. « Diable, diable! disait-il en » se tirant de la boue, si l'ami Rifflard » était là, il me dirait que ces deux » accidens sont d'un fâcheux augure » pour les projets faits et à faire. Pau- » vre garçon que ce Rifflard, génie » étroit, qui n'arrivera jamais à rien » de grand; bon camarade cependant, » et que j'aime de tout mon cœur »!

CHAPITRE IV.

Robert joue la comédie, de manière à faire illusion.

Le premier soin de Robert fut d'étendre au soleil la lettre du prince et la liste de ses lords : c'est à la conservation de ces deux pièces qu'était attachée sa fortune. Il avait envie de passer ses vêtemens à l'eau, pour qu'on pût au moins distinguer leur couleur primitive; mais le jour baissait, et ce n'est pas la nuit qu'on rencontre ces villageois si utiles au voyageur qui ne connaît pas la carte des lieux. Or, Robert ignorait où était le château du lord Lovat, qui était en tête de sa liste, et avec qui il comptait bien souper. « Après tout, dit-il, » cette terre noire, qui me couvre,

» ajoutera de l'intérêt à mon histoire, » et si milord me trouve mal comme » cela, il me fera faire un habit » neuf ».

Un paysan lui indiquait un bouquet d'arbres; un autre, un clocher; un troisième, un champ de houblon; et d'indication en indication il arriva, avec la nuit, au château de Lovat.

Milord était au milieu de sa famille; sa femme et ses enfans l'entouraient. Une conversation douce, mais animée, faisait disparaître l'ennui du travail, et forçait de temps de temps milord à poser son livre, à écouter, et à sourire. Un domestique annonce un jeune inconnu d'une figure heureuse, qui demande à se présenter. La jeunesse intéresse presque toujours, et n'est jamais suspecte : milord ordonne qu'on fasse entrer.

Il fallait que Robert fût vraiment beau garçon pour le paraître, chargé

de boue et d'eau. Milady et ses demoiselles lui sourirent d'abord avec bonté. Milord attendait l'explication de cette espèce de mascarade; Robert s'énonça ainsi, en roulant les yeux, et en faisant de grands bras:

« Je suis le fils infortuné d'un père » plus malheureux encore. Je dois le » jour à M. Mac-Mahon.... ». Le petit coquin! quel sujet il fût devenu, s'il eût été un an ou deux de plus sous la direction de M. Belle-Pointe!

Au nom de Mac-Mahon, milord pose sa main sur la bouche de Robert, prend un flambeau, et le fait passer dans son cabinet. Robert n'a oublié aucune circonstance; il les arrange, les embellit de la manière qui lui semble la plus propre à captiver la confiance. Il exhibe d'abord la lettre du prince, que milord reconnaît à l'instant. Il raconte que, guéri par les soins du bon pasteur d'Eda, il s'est em-

pressé de se mettre en route pour se réunir à son père. Il avait passé chez les lords Cromarty, Lokil, Frasers et Kilmarnorck. Il avait appris du dernier que M. Mac-Mahon était allé à Dornock, et qu'il logerait à la Tortue, chez le bonhomme Thomlinson. Il l'y avait en effet rencontré; mais au moment où ils s'étaient embrassés, où ils allaient se livrer aux douceurs du repos, trente hommes avaient enfoncé la porte de leur chambre. Son père avait fait feu. Il s'était, lui, emparé des armes des premiers qui avait mordu la poussière; il s'était rangé à côté de son père, s'était défendu comme un lion, avait soutenu ce combat inégal, pendant au moins quinze minutes; et voyant enfin M. Mac-Mahon succomber sous le nombre, il n'avait plus pensé qu'à se faire jour, les armes à la main, ou à périr noblement comme son père.

Son intrépide audace avait enfin frappé les assaillans de stupeur. Ils s'étaient précipités les uns sur les autres. L'escalier était jonché de morts, de mourans, de fuyards, que la rapidité de leur course faisait tomber sur leurs camarades expirans. Il avait franchi tous ces obstacles, traversé l'hôtellerie, la ville, un sabre d'une main et un pistolet de l'autre.

Il n'était pas à un demi-mille, qu'il entendit derrière lui un bruit de chevaux. Il tourne la tête..... c'était un gros de cavalerie qui était à sa poursuite. Quitter la grande route, se jeter dans un bois voisin, fut l'affaire d'un moment. De l'autre côté du bois est un vaste étang, dont les bords sont garnis de joncs ; le jeune Mac-Mahon s'y enfonce et s'y cache, ayant de l'eau jusque sous les aisselles.

L'esprit de parti aveugle tous les hommes, et n'est, rigoureusement

parlant, qu'un esprit de vertige. Milord était enchanté de trouver, dans l'infortuné que le destin jetait dans ses bras, le germe d'un héros. Cependant certaines particularités de son histoire avaient fait naître des réflexions que milord s'efforçait d'écarter, et auxquelles l'aventure de l'étang le ramena malgré lui.

« Mais il me semble, monsieur, » dit-il à Robert, que l'étang et le bois » dont vous parlez sont à un mille » de mon château, et non à un demi- » mille de Dornock? — Cela se peut, » milord; mais vous conviendrez » qu'en sortant d'un combat inégal et » terrible, on n'a pas la tête à soi. » — Je l'ai moi-même éprouvé. J'ai fait » ma première campagne sous le duc » Marlboroug, et après la bataille de » Malplaquet, je me suis trouvé de- » vant Mons, sans savoir par où, » ni comment j'y étais arrivé. — Vous

voyez

» voyez, milord, que le vrai peut quel-
» quefois n'être pas vraisemblable.
» — A la bonne heure. Vous mettez
» d'ailleurs dans tout ce que vous di-
» tes un ton de vérité bien propre à
» persuader ».

Milord donnait tête baissée dans le piége. Cependant il lui vint à l'esprit une difficulté dont la solution devait pleinement constater l'identité du personnage. « Vous avez été élevé en » France, ainsi vous parlez français. » Miladi sera fort aise de converser » avec vous dans cette langue ». C'était faire beau jeu à Robert.

Son imagination se monte de nouveau. Il débite une kyrielle de mensonges avec une volubilité telle que milord, qui avait perdu l'habitude du français, ne comprit pas la moitié des belles choses qu'il lui contait, et n'en fut pas moins convaincu qu'il parlait sa langue maternelle. C'est la

seule fois que milord devina juste, pendant le séjour que fit chez lui M. Mac-Mahon.

Il l'embrassa tendrement, le pressa contre son cœur, et montrait le plus vif empressement de le présenter à miladi et à ses enfans. Robert lui réservait une dernière scène qui devait écarter à jamais le soupçon.

« Je vois, milord, que je suis chez » un véritable ami de mon père. Vous » n'êtes étonné de rien de ce que vous » voyez, de ce que je vous ai raconté : » vous êtes donc instruit. Par grace, » par pitié, dites-moi pourquoi on a » attenté à la vie de mon père? Qu'est-» ce que cette lettre signée *Charles* » *Édouard?* qu'est-ce que ce secret » que j'ignore, et pourquoi suis-je ex-» pressément recommandé aux fidèles » sujets d'un roi dont les états me » sont inconnus » ? Et Robert était aux genoux de milord, il lui baisait les

mains, et le regardait d'un air pénétré.

« Vous saurez tout, quand il en » sera temps, lui répondit milord, » d'un ton mystérieux et prophétique. » Nourrissez votre valeur, et attendez » en silence le moment marqué pour » la victoire. Gardez surtout le plus » profond secret sur cette lettre qui » peut vous perdre, qui me perdrait » avec vous, et que votre père n'au- » rait pas dû vous confier. Donnez-la- » moi, que je l'enferme, que je la dé- » robe à tous les yeux »! ..

Milord fait appeler son épouse. Il lui raconte les billevesées que lui a débité Robert. Miladi, déjà prévenue en sa faveur, va plus loin encore que son mari; elle veut que Mac-Mahon n'ait pas d'autre domicile que son château : elle veut qu'il y retrouve un père, une mère, qu'il soit le frère de ses enfans. Milord baisse agréable-

ment la tête en signe d'acquiescement. « Oui, madame, nous devons tout » faire pour lui, et vous n'avez que » le mérite de m'avoir prévenu. Adop- » tons ce jeune infortuné, dont le père » est mort, comme nous mourrons » peut-être, Lokil, Kilmarnock, Fra- » sers et moi, et puisse quelqu'ame » généreuse rendre à nos enfans ce » que nous aurons fait pour celui-ci »! Mourir pour des rois détrônés! quelle folie! un souverain digne du trône, n'en descend jamais, quels que soient ses revers: il meurt les armes à la main.

Allons, allons, c'est bien à moi de me mêler de ce que les rois doivent ou ne doivent pas faire. Revenons à M. Robert.

Milord et miladi convinrent d'interpréter, d'altérer, de changer les premiers mots échappés au jeune Mac-Mahon, en présence d'un domestique dont l'indiscrétion pouvait avoir

des suites funestes. Il fut arrêté qu'il se nommait Van-Benning; qu'il était de Mons; que milord avait connu son père pendant ses campagnes de Flandres; qu'il lui envoyait son fils pour qu'il apprît l'anglais, et qu'ainsi Mac-Mahon parlerait toujours français dans les premiers temps, ce qui serait utile aux enfans, qui avaient déjà quelques principes de cette langue.

Tout cela bien entendu, bien convenu, on pria M. Van-Benning de venir prendre une place à table; ce qu'il ne se fit pas dire deux fois.

CHAPITRE V.

Projets de mariage.

INDÉPENDAMMENT du père et de la mère, la famille était composée de deux demoiselles fort jolies, dont l'aînée avait treize à quatorze ans, et d'un fils en bas âge, qui était né pour déshériter ses sœurs, d'après une coutume aussi extravagante que tant d'autres qui ont été supprimées en France.

En prenant double part d'un excellent souper, M. Van-Benning regardait du coin de l'œil les deux petites ladis. Fanny, plus formée, plus jolie, plus gaie, plus piquante, fixa enfin son cœur irrésolu. Il lui adressait de ces traits généraux, mais obligeans, spirituels, que femme qui plaît interprète toujours si facilement. Miladi

mère souriait à ce qu'elle n'entendait qu'à demi. Fanny baissait les yeux et ne répondait pas; mais elle écoutait, et en pareil cas écouter c'est répondre.

On conduisit M. Van-Benning dans une belle chambre, où était, entr'autres meubles utiles, un lit digne du prince Édouard lui-même. Van-Benning, en se déshabillant, jouait avec son imagination. Elle est charmante, pensait-il, elle me convient et beaucoup, et je crois que je lui conviens assez. Elle ne me donnera ni terre, ni château, parce que le bambin de lord doit, pour soutenir l'honneur de sa maison, avoir à lui seul la succession tout entière; mais Fanny aura une légitime quelconque, et je n'ai rien : Fanny est donc un excellent parti pour moi. Une simple métairie qu'elle embellira, n'est-elle point préférable à tous les châteaux?

C'en est fait, je me borne, et je sacrifie à Fanny les plus brillantes espérances.

Il s'endormit. et ne rêva que bonheur. A son réveil un homme se présenta : c'était le tailleur le plus renommé du bourg voisin, qui lui prit gravement sa mesure, et qui se retira sans articuler un mot. Il n'est personne en Angleterre qui ne se croie un personnage. Il n'est personne en France qui n'ait la même prétention ; mais l'Anglais soutient la sienne avec une persévérance, une sorte de dignité que nous ne connaissons pas, nous autres rieurs, et l'homme qui rit toujours est quelquefois plaisant, souvent ridicule, et n'en impose jamais.

« Bien, dit Van-Benning en descendant, je vais être vêtu comme » un digne soutien du prétendant. » On m'a trouvé bien sous mes habits » crottés; je paraîtrai charmant lors-

» que je serai mis avec une sorte » d'élégance : Fanny est à moi ».

Le petit drôle ne se trompait pas. Fanny n'avait pas fermé l'œil, et la nuit lui avait semblé courte : elle avait rêvé éveillée; elle avait rêvé amour et bonheur. Toutes les petites filles rêvent comme cela.

Le jour commençait à peine à poindre, qu'elle était sautée de son lit. Elle avait passé une robe à la hâte; sa mise n'avait pas le sens commun, et elle en était plus jolie. Jeunesse et fraîcheur, œil vif, nez en l'air, narguent l'art et la parure.

Elle parcourait les jardins, et sans intention, sans même y penser, elle se retrouvait à chaque instant sous les fenêtres de M. Van-Benning. « Peut-» on dormir aussi long-temps » ! dit-elle enfin avec dépit.

Le jouvenceau, sortant des mains

du silencieux tailleur, se lance à son tour dans les bosquets, pour penser en liberté, pour mûrir ses nouveaux projets. Fanny l'a vu; elle fuit, elle se cache sous le bois touffu. Elle rougit de plaisir; mais elle soupçonne le danger d'être deux. Voilà ce qu'éprouvent encore les petites filles bien élevées.... pendant quelques jours.

M. Van-Benning la rencontra enfin, et cela devait être ainsi : quand les Graces fuient devant l'Amour, c'est toujours pour se laisser prendre. L'amant était embarrassé; Fanny n'eût osé, pour les trois royaumes, dire le premier mot. Ils se promenaient depuis une heure; ils ne disaient rien, et ils s'entendaient à merveilles.

La cloche appelle les commensaux au déjeûner. La petite personne prend sa course; elle connaît les détours; elle est entrée, elle est à table, et M. Van-Benning cherche encore le

château. Il arrive enfin. On se salue, on se souhaite le bonjour, comme si on ne s'était pas vus encore : une petite fille bien élevée est quelquefois plus dissimulée qu'une autre. Fanny a retrouvé la parole, elle s'en sert librement; elle se croit forte, parce qu'elle est auprès de sa mère.

Cette différence de procédés, de conduite, n'échappe point à l'amant. Il n'a pas d'expérience; mais on voit si clair quand on aime! « Je plais, » dit-il à part lui; je plais, je serai le » gendre de milord, et le plus heu- » reux des hommes.... Un moment » donc; puis-je sans scrupule tromper » un seigneur respectable, épouser, » sous un nom supposé, une fille qui » croira se donner à celui que je re- » présente?.... Hé! parbleu, que doit » vouloir un bon père? le bonheur de » sa fille, et qu'aura-t-il à me repro- » cher si je fais celui de Fanny? Or,

» je le ferai, car ce n'est pas Mac-
» Mahon, c'est moi qui aime la sé-
» duisante fille, et c'est moi qu'elle
» épousera. Après tout, le fils de ma-
» dame Robert ne vaut-il pas celui
» d'un aventurier écossais? Mac-Ma-
» hon se serait fait un état, me dira-
» t-on. Hé bien, par considération pour
» milord, je reviens à mes premiers
» projets. Je me lance dans la carrière
» de la gloire. Je dépose aux pieds de
» Fanny des faisceaux de lauriers, et
» la gloire est au-dessus de l'or. Alors
» je me ferai connaître, et qu'aura à
» dire milord? un héros n'a pas besoin
» d'un nom; il a illustré le sien; il est
» l'enfant de ses œuvres ».

Le lendemain, nos jeunes gens se rencontrèrent encore de très-grand matin. Fanny était moins timide; Robert, qu'elle encourageait, parlait avec feu et avec grace : il disait tout, hors son nom. Fanny s'enivrait du

plaisir de l'entendre. Elle ne répondait pas encore; mais écouter un aveu répété, retourné de mille manières différentes, n'est-ce pas dire : J'aime. Marcher avec nonchalance; laisser voir sur une figure enchanteresse une teinte de langueur et de volupté; oublier une main que rencontre, que caresse une main qu'on n'ose chercher, mais qu'on attend, n'est-ce pas dire encore : Éclairez-moi; à quoi mène l'amour?

On apporta à Robert deux habits complets, simples, mais du meilleur goût. Il trouva une montre dans une culotte, quelques guinées dans l'autre, et une femme-de-chambre lui présenta, de la part de miladi, un assortiment de ce beau linge qu'on ne trouvait alors qu'en Angleterre. « Ma foi, dit le jeune homme, en » passant la chemise fine, le beau-» père fait bien les choses! Un uni-

» forme, un cheval de bataille, et sa » fille, et je ne lui demande plus » rien ».

Robert, toujours plus amoureux, était de temps en temps ramené par son cœur à l'idée de l'erreur où il laissait sa maîtresse. Toujours plus sûr de celui de Fanny, il voyait peu de danger à s'ouvrir à l'aimable fille. Il jugeait avec raison qu'elle lui saurait gré de sa franchise; qu'au fond il devait lui être égal d'être madame Robert ou madame Mac-Mahon. Connaît-on les distinctions sociales en amour? Pour lui, il eût aimé, il eût épousé Fanny sous le chaume comme dans un château, et devait-elle, pouvait-elle penser différemment? Un autre motif le portait à parler. Sa belle maîtresse connaissait le caractère, les qualités, les ridicules de ses parens; elle pouvait connaître leurs vues; elle dirigerait sa

conduite, et si elle lui ordonnait de se taire, qu'aurait-il à se reprocher?

Fanny aimait, et femme qui aime est toujours plus ou moins faible. L'aveu de Robert n'altéra pas ses sentimens; mais elle redouta le courroux de son père. Il devait en accabler celui qui abusait de sa confiance, qui n'avait pas de nom, pas de fortune, aucun de ces avantages qui en tiennent lieu partout, même en Allemagne. Mac-Mahon du moins était bon gentilhomme; la mémoire de son père était chère aux gens du parti.... Ces réflexions étaient désespérantes. Fanny sentait la nécessité d'aimer en secret, ou de cesser d'aimer. Elle balança quelques minutes, et elle ordonna le silence à son amant.

N'oser avouer à ses parens ce qu'on éprouve, ce qu'on désire, c'est être persuadé de ses torts. Mais pourrait-elle en avoir avec Robert? elle lui a

promis de l'aimer toujours. L'affligera-t-elle, le livrera-t-elle à la vengeance de ses parens? Elle en est incapable; y penser même la révolte; mais elle est sans cesse avec lui, toujours plus tendre, et elle commence à se montrer plus facile. Elle ne voit, elle ne pense, elle ne rêve plus que lui. Incapable de rien accorder, elle est sans force pour se défendre. Heureusement Robert n'attaque que son cœur. Il n'est point parvenu encore à ce développement, à cette fougue d'organes qui font braver les convenances, les périls, et qui précipitent l'homme vers le but que lui marque la nature. La jeune ladi vivait sans rien prévoir; elle se laissait aller aux plus douces illusions. Un an plus tard, c'était fait d'elle. Un événement inattendu la sauva en déchirant son cœur.

On dînait. Robert était parvenu à fixer sa place à table. Petit à petit on

s'était habitué à le voir à côté de l'aimable fille; mais on ne soupçonnait pas que le pied, le genou, parlaient amour, lorsque la bouche était forcée à se taire. Tous deux jeunes, satisfaits, ils appaisaient à la fois deux besoins qui ne cessent de renaître à cet âge, ceux du cœur et de l'estomac..... O malheur, que je tremble de vous raconter, et qui vous fera trembler vous-même, si vous avez quelque sensibilité!

Un homme entre sans se faire annoncer. Milord se lève, lui ouvre les bras; le nouveau venu s'y précipite: ils se donnent les marques de la plus vive affection. Miladi et ses filles sont debout. Elles paraissent impatientes de saluer à leur tour celui à qui Robert n'accorde quelqu'attention, que parce qu'il a dérangé un jeu commencé sous la table avec le dîner, et qui ne devait finir qu'avec lui.

« Avez-vous dîné, mon ami? dit » milord. — Non, parbleu. — Eh bien, asseyez-vous. — Mais c'est » mon intention. — Vous passez quelques jours avec nous? — Je l'espère. » — Bien, mon cher Kilmarnock ». A ce nom Robert perd la tramontane. Il a conté à milord Lovat qu'il s'est arrêté chez Kilmarnock, Cromarty, Lokil, Frasers, etc. Milord ne peut l'avoir oublié, et que pensera-t-il si Kilmarnock et lui n'ont pas l'air de se connaître? Robert, troublé, hors de lui, se lève, s'incline d'un air qui devait signifier pour Lovat : Je suis pénétré de l'accueil que j'ai reçu chez vous, et je vous en remercie.

Kilmarnock dévorait ce qu'on lui servait, et ne prenait pas garde aux révérences de Robert. « Bien, c'est » assez, dit au jeune homme Lovat, » qui interprétait ses mines selon son » désir. Asseyez-vous; vous vous par-

» lerez après dîner ». C'est de quoi Robert ne se souciait pas du tout : il désirait au contraire pouvoir prendre un parti prompt et décisif, et sa tête égarée n'était capable de rien. Celle de Fanny n'était pas plus calme.

Lorsque Kilmarnock fut arrivé à ce point du repas où on commence à s'occuper des autres, milord renoua la conversation. « Hé bien, mon ami, » comment trouvez-vous notre jeune » homme? — Pas mal, pas mal du » tout. — Savez-vous que c'est un » brave garçon? — Je n'en doute pas. » Buvons. — Il vous contera ce qu'il a » fait à Dornock. — A la bonne heure. » — Ah! si ce pauvre Mac-Mahon n'a- » vait pas succombé..... — Renvoyez » vos domestiques, et buvons. — Il faut » réparer ce malheur autant qu'il est » en nous. — Faites donc sortir vos » gens.

» — Que croyez-vous que nous puis-

» sions faire? — Je vais vous le dire
» sans détour, mon cher Lovat : je
» n'aime pas les affaires qui traînent
» en longueur. — Mais je pense assez
» comme vous. Le jeune Mac-Mahon
» est un joli sujet. — C'est ce que nous ré-
» pétons tous les jours, moi et les lords
» de notre voisinage. Nous n'avons
» plus de filles à marier; mais il nous
» reste de l'argent, et votre Fanny
» trouverait un parti qui n'est pas à
» dédaigner. — Vraiment? — Donnez-
» la au jeune homme, et nous lui fe-
» rons, Frasers, Lokil, Cromarty et
» moi, cent bonnes mille livres sterling.
» Mac-Mahon avait de brillantes con-
» naissances à Versailles; ainsi son
» fils sera utile au parti de plus d'une
» manière. Nous nous l'attacherons
» irrévocablement, et nous lui four-
» nirons bientôt les occasions de nous
» marquer sa reconnaissance. Qu'en
» dites-vous, miladi? — Si milord

» consent.... — Parbleu, je le veux
» bien; j'aime à faire des heureux,
» et je juge, à la rougeur de Fanny,
» que l'obéissance ne lui coûtera pas
» d'efforts bien pénibles. Allons, mon-
» sieur, remerciez Kilmarnock, et em-
» brassez votre femme ».

Robert ne voyait, n'entendait plus rien. Il était droit et immobile comme une statue. Milord Lovat le pousse par les épaules, et Robert court devant lui par la chambre, comme un malade en délire. Fanny, qui prévoit une explosion prochaine, dont rien ne calmera la violence, Fanny s'échappe pour s'épargner la douleur d'en être témoin. Milord suit la marche incertaine et rapide de Robert, persuadé que l'annonce, peu ménagée, d'un bonheur inattendu, a dérangé la cervelle de ces deux enfans. Il joint le futur dans un coin, le prend par un bras, le tire après lui, et le pré-

sente à Kilmarnock, qui le regarde d'un air étonné. « Que signifient ce » marques de surprise, dit le lord » Lovat? Je ne vous conçois pas. » — Parbleu, je ne vous comprends pas » davantage. — Comment, lorsque je » souscris à ce que vous proposez... — » Mais je vous parle de Mac-Mahon? » — Et moi aussi. — Et qu'a-t-il de » commun avec ce jeune homme qui » me regarde avec ses grands yeux » effarés? — Ce qu'il a de commun?.... » Pouvez-vous le méconnaître, lors- » qu'il y a à peine quinze jours qu'il » est sorti de chez vous? — Sorti de » chez moi!..... Ce petit drôle-là se- » rait-il un fripon? — Ah çà, tout le » monde extravague-t-il ici? — Per- » sonne n'extravague que vous, mon » cher Lovat. Mac-Mahon est chez » moi; il y a été conduit par le bon » pasteur d'Eda, qui l'a reçu des » mains de son père, et à cet égard

» il n'y a pas d'équivoque. Viens çà,
» petit coquin! et dis-nous qui tu es ».

L'air consterné de Robert prouvait assez sa supercherie. Lovat, déjà piqué au vif, le secouait d'un côté, Kilmarnock de l'autre. Il avoua qui il était avec une extrême confusion, et il protesta que le plus cuisant besoin l'avait mis dans la nécessité de mentir. Kilmarnock jouissait; Lovat, furieux de la certitude d'avoir été joué, saisit le grand couteau qui servait à dépecer le roast-beef : miladi, bonne et compatissante... comme une bonne femme, se jeta entre Robert et son mari. Si Fanny fût restée, elle serait morte d'effroi.

Pour peu qu'on ait le temps de réfléchir, on ne tue pas un homme comme un poulet. Milord Lovat dit avec dignité à l'imposteur : Va, malheureux! porte ailleurs ton abominable duplicité, et il accompagna cette

apostrophe d'un geste énergique dont Robert n'éprouva l'effet que dans le derrière, pour avoir su se tourner à propos.

Il s'en allait, regrettant amèrement sa Fanny, qu'il perdait pour s'appeler Pierre au lieu de Paul. Il eût fait là-dessus de très-belles réflexions, s'il n'en eût été distrait par le plaisir de se tirer d'affaire à si bon marché. Mais s'il ne dépendait pas de lui alors d'user d'une partie de ses facultés intellectuelles, Kilmarnock, qui n'avait plus de maîtresse, qui n'échappait à aucun danger, et qui ne s'occupait que de son roi détrôné, courut après Robert, poussé par une idée très-prudente, et qui avait rapport aux périls futurs. Il ramena le petit malheureux par une oreille. « Puisqu'il s'est, dit-» il, donné ici pour le fils de Mac-» Mahon, il doit savoir bien des par-» ticularités qu'il ne manquera pas » de publier. Je crois qu'il est indis-

» pensable

» pensable de le mettre dans l'impuis-
» sance de nous nuire. Il m'en coûte
» d'ouvrir cet avis ; mais il me semble
» qu'il vaut mieux sacrifier un misé-
» rable aventurier que nous. »

Robert, malgré son trouble et la douleur qu'il ressentait à l'oreille, ne saisit que trop bien le sens de ce discours. Déjà il se croit mort. Il tombe à genoux, il demande grace, il pleure, il se repent.... Il était jeune, beau, et Lovat ni Kilmarnock n'étaient cruels. « Je l'ai interrogé, dit le pre-
» mier. J'ai la conviction intime qu'il
» ne sait que le nom de Mac-Mahon,
» connu à présent de tous les habitans
» de Dornock. Il a bâti sa fable sur
» la lettre du prétendant, qu'il a
» trouvée je ne sais où, mais que j'ai
» en ma puissance. Quel mal peut-il
» nous faire? » Milady joignit ses prières aux observations de son mari, et Robert obtint la liberté de se retirer

où bon lui semblerait, plus, quelques taloches concluantes, dont il se serait bien passé.

Comme on ne renonce pas facilement à l'habitude de vivre en bonne maison, et que Robert n'ignorait plus que la condition essentielle pour être admis est d'être bien vêtu, il monta à sa chambre en quatre sauts, et comme

Le bien le mieux acquis est celui qu'on nous donne,

il entassa ses effets dans une valise qui se trouva dans son ci-devant cabinet de toilette. Il chargea le tout sur son épaule, passa devant l'appartement de Fanny, qui, heureusement pour elle et pour lui, était allée gémir ailleurs, et il sortit précipitamment du château, de peur qu'il ne vînt à Kilmarnock quelque nouvelle réflexion, ou que Lovat ne pensât à le dépouiller.

CHAPITRE VI.

Nouveaux projets.

Voila Robert en route pour la cinquième ou sixième fois. Fugitif ou chassé, honnête homme ou non, il faut marcher quand on n'a pas de voiture : ce qui fait que tant de gens, qui valent mieux que Robert, sont à pied, lorsque tant d'autres....

Robert et sa valise arrivèrent à un petit rideau, qui bordait le chemin. Un gazon frais couvrait la terre ; un vieux chêne l'ombrageait. Site agréable, besoin de repos, invitent à s'asseoir. Robert s'assit, et on ne s'assied pas sans penser à ses affaires, surtout lorsqu'elles ne sont pas satisfaisantes.

L'idée première qui fixa son imagination, qu'il avait par intervalles ca-

ressée sur la grande route, fut le souvenir de Fanny qu'il aimait tant, dont il était si tendrement aimé. On ne se trouve jamais de torts à seize ans; on n'en reconnaît pas à sa maîtresse parce qu'elle est toujours l'être le plus parfait; on ne convient pas davantage que l'infortune soit l'effet de l'imprévoyance, du défaut de conduite; l'amour-propre ne manque pas d'attribuer tout au sort, et a-t-on jamais plus d'imprévoyance, d'inconduite et d'amour-propre qu'à seize ans?

Aussi Robert, très-satisfait de lui-même, enchanté de la manière brillante dont il a conduit sa petite intrigue avec la demoiselle, fit le raisonnement qui suit.

J'ai été par la pensée tout ce que j'ai voulu être, et je conviens franchement qu'en ce moment je ne suis rien. Cependant, comparons Fanny aux dignités, aux richesses dont nous nous

sommes comblés, et convenons qu'elle est fort au-dessus de tout cela. Donc nous devons tout faire pour l'obtenir. Un incident m'en éloigne; un incident peut m'en rapprocher.

Lorsque par réflexion j'ai salué mylord Kilmarnock d'un air assez bête, mais qui disait beaucoup à mylord Lovat; lorsque celui-ci m'a fait asseoir, qui m'empêchait de sortir de la salle? Fanny, peinée de ma situation, m'eût suivi. Nous aurions fait cent projets, pendant une demi-heure que Kilmarnock a mangé sans mot dire. Celui auquel nous nous serions probablement arrêtés, eût été d'aller trouver un ministre écossais, qui nous eût mariés à aussi bon compte qu'on délivre un billet de confession à Paris. Qu'eût fait mylord, lorsque je serais venu lui déclarer que j'étais tout-à-fait son gendre? Il eût tempêté, et des cris ne cassent pas un mariage. On ne casse pas un

99936

mariage sans déshonorer sa fille, et un père n'en vient jamais, ce me semble, à une telle extrémité. Je conviens que ces mariages d'Ecosse sont un peu subversifs de l'ordre social; qu'il est dur pour une noble famille qu'une jeune et jolie demoiselle devienne réellement la femme de son jockei, par exemple, parce qu'un prêtre famélique a prononcé sur eux quelques mots de la liturgie; mais enfin, la chose étant ainsi, pourquoi n'en profiterais-je pas comme un autre? N'ai-je pas, d'ailleurs, à venger mon derrière et mes oreilles? Traiter comme un goujat le fils d'un marguillier, qui, par la règle de proportion, est à son évêque comme un bedeau à son curé!

Or, ce que je n'ai pas fait à midi, qui m'empêche de le faire à quatre heures? J'entre au premier cabaret; je me fais servir le *porter*, l'écritoire et la feuille de papier. J'écris à Fanny

de la manière la plus persuasive, et rien d'aussi aisé quand on aime. J'ai dix guinées dans ma poche, avec cela on trouve dix émissaires intelligens, et il ne m'en faut qu'un. Fanny, aussi empressée d'être ma petite femme, que je le suis d'être son mari, Fanny s'esquive par une petite porte du parc. Elle entre à mon auberge, sans autre cortège que l'aimable dieu qui la guide; pas une robe, pas un chapeau de rechange, et qu'importe ? A quoi servent robe et chapeau, quand on épouse son amant ? ce qui dérobe un attrait, est un larcin à l'amour.

Robert arrive à un cabaret qui a quelque apparence. En vidant son petit pot, en écrivant à Fanny, il remarque un garçon d'écurie qui, en allant et venant, conte de lourdes fleurettes à la grosse Molly, qui trouve, en faisant son service, le temps de l'écouter et de lui répondre.

« Bon, bon, dit Robert. Ils parlent » à leurs manières ; mais leurs idées » sont celles de tous les amans. Ils » arrivent grossièrement au résultat où » parviennent les gens du bon ton par » des saillies et des madrigaux. Thomas » entend trop bien son affaire, pour » mal conduire la mienne. »

Il appelle Thomas. Il lui met dans la main une guinée et sa lettre. Il lui dit par où il faut entrer, comment il parviendra jusqu'à Fanny. Il ne faut pour cela que distinguer une porte de dix autres, qui sont autant d'issues au parc et qui se ressemblent toutes ; qu'amuser par des contes le jardinier, sa femme, ses garçons, les domestiques de mylord, et mylord lui-même s'il les rencontre. Quoi d'aussi facile pour un amoureux ! Robert l'a bien fait n'aimant encore personne.

Thomas, compatissant à ses peines, plus attendri encore à l'aspect d'une

guinée qu'il va gagner en trois ou quatre heures, Thomas part, après avoir répété cinq à six fois ses instructions. Il a juré par Molly d'amener la jeune lady, et Robert, que tant de fâcheuses expériences devaient rendre défiant, ne doute plus du succès. Il prépare sa noce, il commande le festin; et pendant que les cuisiniers allument les fourneaux, il va trouver un vieux prêtre qu'on lui a indiqué.

Le bonhomme, aussi aise que Thomas de gagner sa guinée, avait pourtant un certain *decorum* à garder. Aussi cacha-t-il sa joie sous des questions, des interprétations, des exhortations, qui pourtant ne durèrent qu'un quart-d'heure; car si Robert tremblait qu'on refusât de l'unir à sa maîtresse, le marieur craignait de perdre ses honoraires par des difficultés prolongées. Aussi, après avoir demandé à Robert si le ciel l'appelait

à l'état du mariage, s'il croyait y faire son salut plus sûrement avec Fanny qu'avec une autre, s'il n'avait employé pour s'en faire aimer ni filtres, ni incantations; après avoir observé que Dieu, en instituant le mariage, n'a eu d'égard ni à la différence des conditions, ni aux oppositions de parens bizarres, qui se refusent au bonheur de leurs enfans; après avoir engagé le futur à être fidèle à sa femme, à l'aider de toutes ses ressources, à la garder en maladie comme en santé, il alongea la main, reçut la pièce d'or et dit: « Venez, et puissiez-vous, » plus heureux que Jacob, faire autant d'enfans à votre seule Fanny, » que le patriarche en fit à Rachel et » à Lia! »

Concevez-vous la joie, le délire de Robert? Dans deux heures il sera l'époux fortuné de la plus tendre amante. Dans deux heures il n'aura

plus rien à désirer, et son bonheur sera toujours le même, parce que l'amour est éternel. *Vanitas vanitatum!*

Il allait de la cuisine à la porte. Il retournait aux fourneaux; il revenait à la grande route. Il regardait du côté, par où devait arriver sa petite femme. Ses yeux cherchaient à percer l'intervalle qui les séparait : ses yeux ne voyaient rien.

Le temps s'écoulait. L'impatience avait été extrême; l'inquiétude, la crainte lui succédèrent. Ici s'ouvrit une suite de réflexions toujours très-sages, et toujours très-tardives, lorsque Robert distingua quelque chose dans l'éloignement.... La voilà! s'écrie-t-il, et craintes et réflexions disparaissent.

Cependant l'objet approche lentement.... Ce n'est pas une femme; c'est un homme qui paraît marcher avec peine.... C'est Thomas! grand dieu, qu'est-il donc arrivé? s'écrie encore

Robert, et il vole au-devant de son ambassadeur.

Il allait éclater, tempêter, l'accabler de questions et de reproches. L'air furibond de Thomas lui glace la langue. C'est lui qu'on gronde, qu'on maudit, qu'on menace.

Thomas n'avait pas perdu de vue le fond de l'affaire; mais il avait oublié quelques détails. Par exemple, il s'était trompé de porte, et il était entré à cinquante pas du château. Des valets l'avaient rencontré, interrogé; il avait balbutié. On lui avait marqué quelque soupçon; il avait cru convaincre de sa probité, en en parlant beaucoup et avec chaleur, erreur commune à tous les fripons. On lui avait ri au nez; il s'était emporté. On l'avait gourmandé, il avait crié; mylord était accouru.

Quatre ou cinq hommes qui en battent un autre, en l'interrogeant, en

ont bientôt tiré la vérité. Mylord apprit que sa fille allait se marier, et qu'il ne tenait qu'à lui d'être de la noce. Thomas, pour se tirer de ce pas épineux, fit même ce qu'on ne lui demandait pas. Il livra la lettre de Robert avec un air d'ingénuité propre à désarmer tout autre qu'un père irrité. Tant d'opiniâtreté et d'impudence mirent Lovat en fureur. Une grêle de coups tomba sur le malheureux émissaire, qui enfin fut chassé, brisé, moulu, pouvant à peine se soutenir.

Thomas n'était pas convenu de recevoir dix coups de bâton par chaque shelling qu'il avait reçu de Robert. Ce qui excédait les bornes de sa mission devait être payé à part. Il est incontestable qu'il avait droit à une indemnité, et il la demanda du ton d'un homme persuadé qu'il lui reste plus de force qu'il n'en faut pour ros-

ser un enfant. Robert, très-brave, à ce qu'il prétendait, avait toujours une échappatoire à sa disposition. Il déclara qu'il tenait à des idées de justice, dont un galant homme ne s'écarte jamais, et celui qui ne s'était fait aucun scrupule de voler une fille à son père, trouva très-équitable d'entrer en négociation avec le fougueux Thomas. Deux guinées le calmèrent. Il devint doux, poli; il accabla Robert de respects.

Une guinée qu'il avait reçue d'abord, et ces deux-ci font trois. Une autre donnée au marieur, qui ne devait marier personne, fait bien quatre. Or, de dix ôtez quatre, il ne reste que six.

Robert, désolé de ne point avoir Fanny, crut cependant pouvoir s'occuper de la conservation de ce qui restait dans sa bourse. Il courut à la cuisine, et contremanda tristement ce

dîner, que devaient embellir l'amour et la plus aimable de ses sujettes.

Contremander un dîner prêt à être servi, c'est se raviser un peu tard, et c'est ce que fit entendre l'hôte, assez poliment d'abord. Robert prétendit que ne mangeant rien, il n'avait rien à payer. L'hôte répliqua qu'on ne vend pas en huit jours, dans une auberge de village, ce que Robert avait commandé pour un seul repas. Monsieur l'amoureux déclara d'un petit ton impertinent, qu'il ne descendait pas à de semblables détails, et il envoya l'hôte... L'hôte jura qu'il était le premier *boxeur* des trois royaumes, et que ce serait à regret qu'il ferait usage de ses talens. Le brave Robert voulut bien composer encore, et qui de six paye quatre, n'a plus que deux.

Voilà donc Robert qui a perdu sa maîtresse et huit guinées, le voilà re-

prenant sa valise et suivant à pied le chemin d'Edimbourg. Il marche la tête basse, affligé, pensif, et revenant malgré lui au chapitre des réflexions, toujours inépuisable dans certaines circonstances.

Cependant la légèreté si naturelle à tous les hommes, les héros des romans exceptés, ne tarda point à porter dans le cœur de Robert quelque consolation. Il lui restait une jolie figure, deux guinées, une montre, une valise bien fournie. Avec ces avantages, on est encore dans une situation très-passable; on peut profiter d'une voiture qu'offre un hasard heureux, et c'est ce que fit Robert. Il monta dans la diligence d'Edimbourg. Laissons-le rouler.

Que fait Fanny en ce moment? Elle pense à Robert, elle regrette Robert, elle pleure Robert. Elle veut dérober ses larmes à sa mère; elle croit les

cacher dans son sein ; sa mère clairvoyante les essuie, la caresse, la console. Qui sait, comme une mère, compatir aux peines de son enfant ? Qui connaît, comme une femme, ce penchant irrésistible, et l'indulgence que mérite un sentiment trop général pour être bien condamnable ?

Mais pourquoi ces larmes d'une part, cette tendresse compatissante de l'autre ? Le voici. Mylord avait conclu, des aveux de Thomas, que sa fille était d'intelligence avec Robert. Comment supposer en effet qu'on fasse tous les apprêts d'un mariage, sans être sûr de sa maîtresse ? La lettre livrée par l'émissaire avait ensuite confirmé cette opinion. C'étaient des actions de grâces pour le passé, des instances, des supplications pour le moment, des protestations pour l'avenir ! Oh ! que c'était beau ! il fallait lire cela, et mylord avait lu.

Il savait que fille qui a connu les douceurs de l'amour, s'en tient rarement à un essai malheureux. Une seconde tentative pouvait réussir, et il était prudent de guérir Fanny de la manie des mariages impromptus. Le moyen le plus sûr était de la marier, et promptement, au véritable Mac-Mahon. Mylord s'attendait à une forte résistance, et il n'ignorait pas que dans certains cas, pour frapper juste, il faut frapper fort.

Il n'eut pas besoin de feindre pour marquer la plus épouvantable colère. Il reprocha à Fanny la bassesse de ses inclinations. Il chargea le portrait, déjà peu avantageux, de Robert, de la difformité que lui prêta son indignation. Il notifia à sa fille qu'il ne la connaissait plus, et qu'elle ne retrouverait son père que lorsque Mac-Mahon serait son fils.

Vous pensez bien que la jeune lady

ne répliqua pas un mot. On ne résiste pas ouvertement à un père furieux et qui a de bonnes raisons de l'être. Mais Fanny, forte de l'indulgence de sa mère, lui protestait que Robert était presque gentilhomme ; que madame Robert était fort à son aise ; qu'elle avait très-bien élevé son fils ; que sa faute était celle de l'amour, et qu'il n'y a pas de roman un peu estimé où on n'en trouve de semblables ; qu'elle n'aimerait jamais que lui ; qu'elle détestait Mac-Mahon, et qu'elle mourrait avant de l'épouser.... Mourir ! façon de parler, n'est-ce pas, mesdames ?

Kilmarnock, toujours empressé de se défaire de son argent et d'établir son protégé, avait saisi le moment favorable. Il courut chercher et amener le futur. Il creva ses chevaux, mais qu'importe ? en les fouettant à outrance, il leur criait, à eux qui ne connais-

saient ni le roi Jacques, ni sa postérité, ni Mac-Mahon, cette parodie d'un vers d'Horace :

Dulce et decorum est pro magistris mori.

Rien de joli, rien de modéré surtout comme l'esprit de parti.

Fanny ne daigna pas regarder l'audacieux qui prétendait à sa main. Il pouvait être passable, et reconnaître quelqu'agrément dans le rival de Robert, eût été une infidélité impardonnable. Cependant on n'est pas six heures en présence d'un homme sans lever les yeux sur lui, bien involontairement sans-doute, mais enfin on ne peut pas se les crever. Mac-Mahon était aussi un bel adolescent. Un grand œil bleu annonçait la douceur de son caractère; il avait le consentement de mylord Lovat; il allait avoir cent mille livres sterling. Tant d'avantages le rendaient haïssable; Fanny le disait tout bas.

Or, comme l'objet qu'on hait n'est jamais dangereux, elle le regarda désormais sans crainte, sans scrupule, mais aussi sans le moindre plaisir : diable, gardez-vous bien de le croire !

Le reste de la journée fut assez calme. Fanny, en se retirant chez elle, ne s'occupa que de Robert. Il était malheureux, proscrit, détesté de son père ; jamais il ne serait son mari : que de raisons de lui être fidèle ! Le mariage pourtant doit être une jolie chose, à en juger par ces entretiens secrets, ces caresses innocentes qui avaient été si favorables à Robert, et fillette est toujours un peu curieuse. Fanny rejeta d'abord cette pensée avec horreur, et cette pensée se reproduisait sans cesse. Le mariage, le mariage ! que ce mot est puissant, n'est-il pas vrai, mesdemoiselles ?

Malgré ces tentations si réitérées, si vives, la jeune lady eût perdu mille

vies plutôt que de consentir à être la femme de Mac-Mahon : elle se le disait, au moins. Mais elle se disait aussi que céder à la force n'est pas être infidèle. Qu'il est grand, d'ailleurs, d'être rangé au nombre des victimes de l'amour ! Oh ! combien Robert la plaindrait entre les bras d'un rival odieux ! Sans doute il aimerait davantage la déplorable victime de l'autorité paternelle ; sans doute il consumerait sa jeunesse dans les regrets et dans les larmes, et cette idée ne laisse pas de flatter une amante infortunée. Combien elle le plaindrait, courbée sous la puissance du devoir, du devoir auquel pourtant il faudrait se soumettre !.... Voilà comment de raisonnemens en raisonnemens, et à travers mille combats déchirans, Fanny se laissa conduire à l'autel. Elle épousa Mac-Mahon, absolument malgré elle, et elle s'en trouva fort bien.

C'est pourtant ainsi, mesdames, que vous êtes à peu près toutes fidèles, et vous ne cessez de nous accuser d'inconstance ! Crier le premier, est souvent un moyen d'avoir raison.

CHAPITRE VII.

Robert acquiert de l'expérience.

La diligence d'Edimbourg roulait toujours, et Robert devenait plus gai à mesure qu'il s'éloignait davantage de sa tendre Fanny. Un monsieur, très-bien mis, d'un très-bon ton, très-aimable sur-tout, l'amusait par ses saillies, et lui marquait une préférence qui le flattait au point de lui faire oublier sa situation. La voiture arrêtait-elle ? M. Dickson conduisait Robert par la ville, lui faisait admirer ces ruines précieuses, qui attestent l'invasion et le mauvais goût des Danois. Il expliquait avec un extrême facilité des restes d'inscriptions que personne ne pouvait plus lire. Il lui montrait à jouer au billard, ce qui l'amusait

l'amusait bien autant que les antiquités; à boire sec, ce qui le mettait en belle humeur; il le louait surtout de sa bonne mine, de sa facilité à tout saisir, et il achevait ainsi de subjuguer le jeune homme par le plus usé, mais par le plus sûr des moyens. Robert ne vivait plus que par M. Dickson.

On n'était plus qu'à une journée de la ville capitale d'Écosse, et on soupait très-gaîment, lorsque M. Dickson s'écria tout-à-coup : « Vous êtes » charmant, mon jeune ami! Pour être » tout-à-fait accompli, vous n'avez » plus besoin que d'une chose. — De » laquelle, monsieur Dickson?—Il faut » savoir jouer au *creps*, jeu futile, » ennuyeux, mais à l'aide duquel un » jeune homme tient un coin dans le » grand monde, parce que le *creps* » est très à la mode, et que la mode » commence à être la passion domi- » nante des habitans de Londres,

» comme des Parisiens. Garçon, ap-
» portez des dés : je veux donner une
» leçon à mon jeune ami ».

Les Anglais ont trouvé comme nous les moyens de se ruiner en une soirée; et de ces moyens-là il n'en est pas de plus expéditif que le creps.

M. Dickson possédait le fonds du jeu; ses démonstrations étaient claires, Robert était intelligent, et en peu de minutes il fut en état d'attaquer et de se défendre. On joua très-petit jeu : entre amis on ne veut que s'amuser. Cependant Robert gagna quatre guinées qui lui procurèrent une nuit très-douce. Il avait bien, en se déshabillant, quelque regret d'avoir battu le bon M. Dickson; mais il paraissait riche; cette perte ne l'avait pas affecté, et Robert ne pensa plus qu'au rétablissement de ses finances. O égoïsme, égoïsme, contre lequel

tout le monde s'élève, et qui est le vice de tout le monde!

Robert, en se levant, s'occupa enfin de sa destinée future, dont le bon M. Dickson l'avait distrait jusqu'alors. Il arrêta qu'à Edimbourg il vendrait sa montre; qu'il prendrait la voiture de Londres, où il arriverait avec quelques guinées qu'il mangerait en cherchant le domicile de milord All-is-bad, qu'il ne savait comment trouver. Réuni à cet original, mais excellent seigneur, il ne pouvait plus manquer de rien.

Pendant le reste de la route, il entretint M. Dickson de ses projets. M. Dickson trouva très-simple qu'il vendît sa montre, dont il pouvait facilement se passer, parce qu'il y a des horloges partout, et que quelques guinées de plus dans la poche d'un jeune homme, sont toujours d'une utilité réelle. En conséquence, son pre-

mier soin, en arrivant à Edimbourg, fut de conduire son jeune ami chez un honnête horloger de sa connaissance, qui lui donna sept guinées d'une montre qui en valait quinze.

Deux hommes qui se conviennent aussi parfaitement, ne se quittent pas sans peine. M. Dickson exprima ses regrets d'une manière qui toucha Robert. D'ailleurs, après trois jours de route on a besoin de repos, et le jeune homme accorda la journée suivante aux instances de son bon ami.

Dickson, enchanté de sa complaisance, ne souffre pas qu'il loge à l'auberge; il le force à le suivre chez lui. Il le présente à madame Dickson, petite brune très-jolie, très-éveillée, qui l'accueillit parfaitement, et qui acheva d'effacer jusqu'au souvenir de Fanny. Vous voyez, mesdames, que je ne ménage pas plus un sexe que

l'autre, et que je suis juste envers tout le monde.

Après le dîner, M. et madame Dickson raisonnèrent très-sérieusement sur les plaisirs qu'on pouvait procurer à M. Robert. Il n'en désirait plus d'autre que celui de voir madame Dickson; et comme elle devait être en tiers dans tout ce qu'on ferait, il consentit à aller passer la soirée dans un cercle composé des gens les plus distingués et les plus aimables d'Edimbourg.

Il fut introduit dans une salle assez gothique et très-enfumée : Dickson lui dit à l'oreille que cet ameublement était le plus précieux de l'Europe. Il venait du roi saxon Egbert, qui régnait sur les Anglais l'an 825, et dont les aïeux avaient conquis l'Angleterre vers le sixième siècle. Vous sentez que Robert ne put se défendre

d'un sentiment de respect à la vue de ces meubles délabrés. Les messieurs et les dames qui formaient le cercle avaient un genre de gaîté qu'on ne connaissait pas chez milord Lovat : Dickson dit encore à Robert qu'ils descendaient tous de Canut, roi de Danemarck, qui asservit de nouveau l'Angleterre en l'an 1017; que jamais ils n'avaient contracté d'alliances avec le peuple vaincu, et qu'ainsi ils avaient conservé quelque chose de la liberté naïve des siècles reculés. Robert s'empressa de prodiguer à ces illustres personnages les marques du plus profond respect.

Cependant la plus haute noblesse est parfois bien aise d'oublier sa grandeur. Le besoin du plaisir rapproche les hommes de toutes les conditions. On proposa un *creps*, et sur la recommandation de M. Dickson, on voulut bien y admettre M. Robert,

quoique sa famille ne datât pas de l'an 1017.

Madame Dickson avait placé Robert à côté d'elle. Des mots affectueux, quelques coups d'œil expressifs achevaient de tourner la tête du jeune homme. Il était enchanté de madame Dickson; il se croyait très-pénétrant, et quoiqu'il aimât beaucoup le mari, il se flattait de lui jouer très-incessamment le tour que nous jouons souvent à nos meilleurs amis. Heureux amis, qui ne se doutent de rien, lorsque la cour et la ville sont dans la confidence!

Un spectacle nouveau jeta Robert dans un délire d'un autre genre : la table se couvrit d'or. Il fut ébloui par des monceaux de guinées, dont il ne supposait pas l'existence possible. Bientôt revenu d'un étonnement qui n'est qu'une secousse passagère, il rapprocha, il fondit ensemble les deux

sensations qui se disputaient alors l'empire de son ame, la cupidité et l'amour.

Encouragé par son succès de la veille, il ne douta point que la fortune lui fût encore favorable. Croire aux revers n'est pas d'un joueur, et cependant il n'a devant les yeux que des joueurs ruinés, désespérés, déshonorés! Robert, qui n'avait aucune expérience dans ce vilain genre, devait facilement s'abuser. Aussi son imagination, toujours féconde en projets, lui en suggéra un qu'il adopta avec la vivacité que vous lui connaissez.

Il résolut d'abord de gagner tout cet or. Madame Dickson ne paraissait pas folle de son mari; elle ne balancerait pas à suivre un jeune homme fort aimable, qui prenait à chaque instant un ascendant plus marqué sur son cœur: en douter, serait être trop modeste,

Il enlève madame Dickson, il la conduit en France, il se fixe avec elle dans une jolie petite ville. Ils y vivent l'un pour l'autre; ils y passent des jours délicieux. La séduisante perspective!.... Mais Dickson, l'ami Dickson?.... Oh! ma foi, Dickson se consolera dans les bras de quelque beauté de la race de Canut.... Ainsi se parlait Robert. Le petit coquin!

Il expose une guinée, puis une seconde. Il gagne, il perd. Madame Dickson s'intéresse à son jeu; elle le conseille, elle le guide. Il semble, pensait Robert, qu'elle m'a pénétré, qu'elle me seconde. Elle est aussi impatiente que moi de passer la Manche.

Cependant après quelques alternatives, il perd à tous les coups. Déjà il a vu disparaître le gain de la veille; bientôt disparaîtra le produit de la montre. Le malheur est à son comble. Voilà Robert sans argent, peut-être

sans maîtresse, et bien sûrement sans ressources pour le lendemain. Son premier mouvement est de s'adresser à Dickson; mais osera-t-il implorer le secours d'un homme à qui, cinq minutes auparavant, il se proposait d'enlever sa femme, et le bonheur? Fi donc! Robert ne se dégradera pas à ce point. Cependant que résoudre, que faire? La tête se monte, s'égare; l'imagination se couvre d'un voile épais; il n'a plus qu'une existence machinale; il ne lui reste pas la force de penser.

Un noble *Canutien* le tire à part. « J'ai pitié de votre embarras, et je » vous en tirerais, si je n'avais moi- » même perdu tout mon argent. Je » puis au moins vous donner un avis. » S'il vous reste quelques effets, un » bon diable, qui est là à l'anticham- » bre, vous prêtera à un intérêt modi- » que, et qui sait si en un instant vous

» ne gagnerez pas beaucoup plus que » vous avez perdu » ?

Ce conseil est de ceux que la jeunesse ne rejette jamais. Quel trait de lumière vient frapper Robert! Il se croyait sans ressources, et il lui reste sa valise, sa valise, don de la plus noble amitié, mais qu'il fallait vendre, soit qu'il jouât encore, ou qu'il se soumît à végéter quelques semaines de plus avec le prix qu'il en pourrait tirer. Végéter! que cette idée est humiliante pour une tête exaltée! Végéter, lorsqu'il peut prétendre encore à la possession de sa belle Écossaise! Ses yeux rencontrent ceux de madame Dickson; ils raniment dans son cœur l'espérance et l'amour. Il sort, sans lui dire son dessein. Peut-il, sans se perdre dans son esprit, l'instruire du triste état de ses affaires. L'insensé ignorait que Dickson les connaissait comme lui. Des questions adroitement jetées dans la

diligence, rapidement suivies d'une saillie, d'une idée plaisante qui faisait oublier à Robert ce qu'il avait répondu.... C'est qu'il faut réellement du talent pour être fripon... dans plus d'un genre.

Robert se rappelle très-bien les rues par lesquelles il a passé. Son ami lui a raconté plusieurs particularités sur différens bâtimens faciles à reconnaître. Il est impossible qu'il se trompe sur la maison de Dickson. Celui-ci, en sortant, lui en a fait remarquer l'élégance extérieure. Ce bon Dickson! pensait Robert en courant; ne dirait-on pas qu'il a prévu que j'aurais besoin de retrouver ma route? N'a-t-il pas fait tout ce qu'il faut pour que je puisse plaire à sa femme? Que de maris, dit-on, se fâchent après un accident qu'eux seuls ont préparé!

Il arrive, il frappe, on lui ouvre. Toujours courant, il enfile l'escalier.

On l'arrête, on lui demande où il va. « Chez M. Dickson. — Quel est ce » M. Dickson? — C'est ce gentilhomme » qui demeure au premier. — Que me » dites-vous donc? — Hé! que dites-» vous vous-même? Je vais chez ce » monsieur chez qui j'ai dîné, qui a » une femme si jolie. — Ce monsieur, » ce monsieur a dîné, il a payé, il est » parti. — Comment, il ne demeure » pas ici! — Non, vous dis-je. Un » homme est venu ce matin comman-» der le repas; je l'ai préparé, vous » l'avez trouvé bon : tout est dit. — » Vous êtes donc traiteur? — Sans » doute. — Vous êtes traiteur, et vous » n'avez pas d'écriteau? — Ignorez-» vous le proverbe : *A bon vin point* » *d'enseigne* »?

Ici Robert commence à avoir quelques soupçons. « J'espère, au moins, » monsieur, que vous me rendrez ma » valise. — Ah çà, êtes-vous fou? —

» Non, monsieur, je ne suis pas fou, » et j'entends ravoir ma valise. — En » effet, je me rappelle.... L'homme » qui a commandé le dîner est venu, » un quart-d'heure après que vous » avez été sorti, réclamer un porte- » manteau. — Hé! qu'en a-t-il fait? » — Tout ce qu'il a voulu. Allez au » diable, et ne me rompez pas la tête » davantage. — Je suis volé, je suis » volé! — Ma foi, ce sont vos affaires ». Et en répondant, en tempêtant, l'hôte, toujours plus impatienté, poussait Robert vers la porte, qu'enfin il ferma sur lui.

L'être le plus pacifique a de l'humeur, quand il se voit dupé avec une certaine impudence. Robert éprouva un moment de colère qu'il ne chercha pas même à réprimer. Il court plus lestement que jamais; il jure entre ses dents; il approche de la maison où il a joué, déterminé, dût-il se faire as-

sommer, à renverser la table, et à jeter les meubles vermoulus à la tête de ses spoliateurs.

La porte est fermée. Il frappe, il frappe... il frappe encore, et de manière à faire sauter les gonds. Une voix claquante se fait enfin entendre. « Hé » bien, quoi, que voulez-vous? pour» quoi vous entêter à entrer par ici? » — Hé, f..., par où voulez-vous que » j'entre, par la fenêtre? — Par la » porte ordinaire qui est dans l'autre » rue. Voyons, que désirez-vous? la » mesure de *porter?*—C'est bien de cela » qu'il s'agit! Je veux mes guinées, ma » valise, que m'ont volées des coquins » qui sont là-haut. — La maison est » honnête, monsieur. — Je la juge par » ceux qui s'y rassemblent. — Encore » des propos, toujours des propos! » — Prenez donc garde de déplaire à » cette vieille rabougrie. — Vieille, » vieille! rabougrie! l'impertinent »!

Robert est déjà au haut de l'escalier. Il entre dans une chambre.... C'est bien celle-là; il reconnaît l'ameublement du roi Egberg. Mais déjà les descendans de Canut sont remplacés par quelques bourgeois paisibles, qui ne quittent la pipe que pour boire un coup, ou pour médire du ministre.

« Faites-moi le plaisir, messieurs, » de me dire ce que c'est que cette » maison. — Ne le voyez-vous pas? » c'est une taverne. — Comment, ce » n'est pas là l'ameublement du roi » Egbert? cette maison n'appartient » pas à un arrière-petit-fils du roi Ca- » nut? — Vous extravaguez, mon » cher enfant. — Une taverne! oh! » les coquins, ils étaient tous d'intelli- » gence. Je suis furieux, anéanti ». Le bon vieillard qui lui parlait a pitié de son état; il l'interroge avec bonté, avec ce ton qui calme le cœur et force l'attention. Robert raconte sa dernière

aventure avec quelque confusion : il est si dur d'avouer qu'on n'est qu'un sot !

« Je ne connais pas ce Dickson, dit » le vieillard. Ce nom-là n'est pas sur » mes registres.—Sur vos registres? se- » rait-ce vous, par hasard, qui feriez la » police à Edimbourg? — Pas précisé- » ment en chef; mais je suis à peu près » ici ce qu'on appelle à Paris un ins- » pecteur. — Il faut me trouver Dick- » son. A Paris, on le trouverait dans » deux heures. — Mon cher monsieur, » ce n'est pas avec des lois qu'on peut » bien faire la police, et ici on ne fait » rien que par elles. — Ainsi donc à la » faveur de vos lois, je serai impuné- » ment volé? — Ce malheur vous est » particulier, et n'influe pas sur le » bien général. — Hé! que me fait à » moi le bien général, lorsque je n'ai » plus rien? — Mon cher monsieur, » votre raison est altérée. Remettez-

» vous et écoutez-moi. Je ne trouverai
» pas votre voleur, mais je vous don-
» nerai à coucher. Vous vous proposez
» d'aller chez milord All-is-bad : de-
» main je vous mettrai une couronne
» dans la poche, et avec cela, à votre
» âge, on peut aller à Londres, parce
» qu'à votre âge on a de bonnes jam-
» bes, on peut boire de l'eau, et on
» doit avoir du courage ».

Vous connaissez maintenant M. Dick-son et ses dignes associés; vous avez pénétré leurs vues dès les premiers mots de ce chapitre, et vous avez peut-être deviné que ces piles de rouleaux étaient faites avec des jetons, et terminées par deux ou trois guinées qu'on voyait par le bout déchiré du papier. Voici ce que vous ignorez. Cet homme si familier avec l'histoire de son pays, changeait de nom selon les circonstances. Il était l'émissaire de la troupe; il cherchait des dupes

de tous les côtés, et il en faisait beaucoup, parce qu'il était habile à démêler les goûts, les caractères, auxquels il se ployait adroitement.

L'escroquerie faite à Robert n'était qu'une misère pour ces messieurs. Aussi traitèrent-ils durement Dickson, lorsque le jeune homme sortit de ce tripot. Dickson les avait désarmés par des observations pleines de bon sens : « On n'est pas toujours heureux, dit-» il. J'ai du moins couvert mes frais de » route, et ma foi, *toujours pêche, » qui prend un goujon* ».

CHAPITRE VIII.

Rencontre inattendue.

« A mon âge, on a de bonnes jambes, on peut boire de l'eau, on doit » avoir du courage! maximes faciles » à débiter du fond d'un grand fauteuil, entre un pot de bière, la pipe » et la gazette. Je marche beaucoup, » je mange peu, et je dors sur la paille. » Oh! oui, il est bien plus commode » de donner des préceptes que de les » exécuter. Et cent vingt lieues à faire » comme cela » ! Ainsi parlait Robert en suivant la route de Londres.

Il ne pensait qu'aux privations actuelles. Il ne pensait pas à ce qu'il eût souffert, si le bon vieillard ne lui eût donné une couronne, qu'il ne lui devait pas.

A mesure que Robert avançait, ses plaintes devenaient plus amères. Les pieds s'écorchaient, les articulations devenaient douloureuses, et le mal physique ajoutait aux peines morales. Cependant il fallait marcher quatre jours encore, ou renoncer à l'espoir de revoir milord All-is-bad. Et que devenir, s'il s'arrêtait? Entrer dans une ferme, obtenir quelques vaches, ou des dindons à conduire! quelle perspective pour un jeune homme qui s'était cru au moment d'être roi d'Angleterre, chancelier de France, propriétaire d'un superbe château, gendre d'un lord écossais! *Vanitas, vanitatum!*

C'était bien le moment des réflexions, et vous savez que Robert en revenait toujours là dans les circonstances fâcheuses. Il en faisait alors que Sénèque n'eût pas désavouées. Que fera-t-il si la fortune lui sourit

encore? jouira-t-il avec modération? se servira-t-il de son expérience pour tâcher de fixer le bonheur? *Va t-en voir s'il viennent, Jean!* etc.

Déjà il aperçoit dans l'éloignement cette noire et épaisse fumée qui annonce au voyageur la capitale de l'Angleterre; déjà des inquiétudes d'un autre genre viennent l'assaillir. S'il ne pouvait découvrir la demeure de milord.... si milord n'était pas à Londres.... si le temps avait éteint cet intérêt pressant qu'il lui avait marqué autrefois.... si.... si.... si.... Le chapitre des *si* était inépuisable.

Le voilà dans un faubourg, se traînant à peine, le dos courbé, les muscles en contraction, redoutant le contact du pavé, qui ajoute sans cesse à sa douleur. Il lève une jambe; il craint de poser le pied. Il compte ses pas; il s'adresse à tous ceux qui passent près de lui, car il n'a ni le courage, ni la

force de s'éloigner de la ligne droite.

Il apprend enfin que milord a sa maison *Cavendish square;* mais on le croit dans ses terres. Cette affligeante supposition met le comble à ses maux. Entièrement découragé, il s'assied sur une borne, il pleure, il se relève; il va machinalement appaiser dans l'eau croupie d'un ruisseau, l'ardeur qui dévore ses pieds. Un bon habitant de la cité le voit et s'arrête; il en était passé cent qui n'avaient pas daigné lui accorder un regard. Serait-il vrai que tout est relatif, et que celui-là seul est compatissant, qui a éprouvé des revers et qui ne les a pas oubliés?

L'honnête marchand a pitié de Robert. Il l'interroge, il le rassure; il lui apprend que milord est à Londres, et que c'est même le moment de le trouver chez lui. L'espoir renaît dans le cœur flétri de Robert; il se trouve plus léger; ses douleurs lui paraissent

supportables. Il marche; il se hâte péniblement; il arrive chez milord.

Milord ignorait tout ce qui était arrivé à l'enfant de la nature. Six mois après l'avoir livré à ses seules ressources, il avait projeté d'aller admirer le développement de ses membres, de ses forces; de jouir de son air de santé, de sa satisfaction. Quelques incidens avaient retardé son voyage, avaient même causé quelque dérangement dans son système philosophique.

Il avait, *sans y penser,* injurié un domestique qui lui avait parlé trop familièrement. Le domestique avait élevé le ton; milord l'avait roué de coups.... un procès.

Un philosophe renvoie un domestique dont il est mécontent, et ne bat personne.

Une partie de mur de son parc était écroulée; il avait aperçu un braconnier qui s'introduisait furtivement; il l'avait

l'avait rencontré, *par hasard*, et l'avait blessé d'un coup de fusil... Autre procès.

Un philosophe doit faire plus de cas d'un homme que d'un lièvre.

Les comptes de son intendant étaient loin d'être en règle. Milord avait fait venir un serrurier, et, selon la loi naturelle, il avait transporté, de la caisse de l'intendant dans la sienne, des fonds qui lui appartenaient à la vérité. Cependant..... Troisième procès.

Un philosophe qui veut vivre en société, doit se soumettre aux lois sociales.

Milord avait surpris miladi avec un jeune seigneur beaucoup plus aimable que lui. Il avait oublié que *les femmes, comme les fruits de la terre, doivent être en communauté.* Il avait provoqué son heureux rival, et l'avait

tué d'un coup de pistolet.... Encore un procès.

Un philosophe peut être locu comme un autre, mais il ne doit jamais se mettre en contradiction avec lui-même.

Il avait traité, à la cour, l'archevêque de Cantorbéry d'imposteur et d'hypocrite.... Quatrième procès.

Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire; et puis les philosophes présens et à venir ne détruiront jamais l'imposture et l'hypocrisie.

Il est d'usage en Angleterre de donner caution lorsqu'on est sous la main de la justice criminelle, et qu'on veut conserver sa liberté; milord, à force de se cautionner, s'était réduit à ne pouvoir plus disposer d'une guinée, et il avait beaucoup d'humeur.

Le moment n'était pas favorable pour Robert; aussi milord, sans l'écouter, l'envoya faire *lanlaire*, le

battit et le chassa. Si Robert eût eu de l'argent, il eût pu intenter un cinquième procès; mais, en Angleterre comme ailleurs, on n'obtient gratuitement justice que lorsqu'on est mort sous les coups.

Robert, en proie aux horreurs du désespoir, était étendu dans la rue. Il repassait les différens événemens de sa vie; il s'accusait de tous ses malheurs. Il se reprochait de s'être jeté dans un abîme de misère, pour ne pas manger un morceau de pain sec, qu'il n'était pas sûr désormais d'obtenir de la charité publique. Il résolut de se punir de ses fautes, et il forma un projet assez raisonnable, celui de se laisser mourir là, puisqu'il ne pouvait s'aller jeter dans la rivière.

Un jeune homme, un peu plus âgé que lui, vient de ce côté. La gaîté, le bonheur, brillent dans tous ses traits. Il chante un petit air, en pensant pro-

bablement à quelque chose qui caresse son imagination. Il voit Robert, il cesse de chanter. Il s'arrête; son cœur se serre, cette figure rayonnante s'obscurcit. Il parle au malheureux, qui lui répond à peine. La vie lui est à charge : pourquoi s'entretenir de ses maux, quand on ne veut plus que mourir?

Cependant le jeune homme paraît frappé de quelques paroles échappées à Robert. Il pense; il cherche à rappeler d'anciens souvenirs.... Il interroge une physionomie déjà défigurée.... Il l'examine attentivement.... Il parle encore, il prie, il conjure, il obtient quelques mots; sa mémoire le sert enfin; ses idées sont fixées.

Il oublie qu'il est dans une place publique; il ne voit pas qu'on s'arrête, qu'on l'observe, qu'on chuchotte, qu'on rit. Il ne s'occupe que de Robert, il n'écoute plus que son cœur.

Il est à terre, étendu sur le pavé, à côté du misérable qu'il serre dans ses bras. Il s'écrie d'une voix étouffée : « Hé quoi! tu ne reconnais pas Rif- » flard » ?

L'infortuné l'a entendu. Il a rouvert des yeux éteints. Il fixe son ami, il lui sourit, il répond à ses caresses, il ne pense plus à mourir. Il sent qu'il va devoir à l'amitié une nouvelle existence, et peut-être le bonheur.

Rifflard se lève avec vivacité. Heureux du peu de bien qu'il vient de faire, du bien plus grand qu'il se propose de faire encore, Rifflard court, fait avancer une voiture de place. Il relève son ami, il l'enlève dans ses bras; il refuse des secours qu'on s'empresse de lui offrir : lui seul a le droit de servir l'amitié. Il prend Robert, il le porte, il le place dans le carrosse; il est auprès de lui, il l'encourage, il le console. Le cocher a reçu ses or-

dres, il part. La foule se disperse lentement. On ne rit plus; on pense, on médite, on rêve à une bonne action, qui agite doucement, qu'on voudrait avoir faite.

Rifflard, enchanté, délirant de plaisir, soutient Robert sous les bras, et le monte à son petit appartement. Il le déshabille, il le couche dans un bon lit, c'est le sien, c'est le seul qu'il ait, n'importe. Il s'oublie, il ne pense qu'à Robert, il ne vit en ce moment que pour lui; effet assez ordinaire de cette première amitié de l'enfance, si douce, si durable, que les passions d'un âge plus avancé altèrent quelquefois, et qu'elles n'éteignent jamais.

Rifflard n'a pas de domestique. Il en aurait vingt, qu'il leur disputerait le plaisir de servir son ami. Il ouvre son petit buffet, il en tire la petite casserole d'argent, le sucrier de porcelaine et le flacon de vieux Bordeaux.

Le feu pétille sous les coups redoublés du briquet; l'allumette brille, le charbon s'allume, la rôtie se fait. Rifflard souffle, jette le soufflet, court à son ami, l'embrasse, revient souffler, souffle encore : rien ne va au gré de son impatience.

Le restaurant est enfin présenté avec l'empressement de l'amitié. Robert reprend quelques forces, et la douce confiance, les tendres épanchemens, un peu de gaîté même se trouvent au fond de la casserole. Heureux âge! où une lueur de jouissance fait oublier tous les maux.

C'était bien le moment des questions, vous l'avouerez; aussi Rifflard les multiplia avec une telle vivacité, que Robert ne savait à laquelle répondre. Rifflard fut le premier à rire de bonne foi de sa pétulance; il se tut, il s'assit au chevet de son ami, et ca-

ressant une de ses mains dans les siennes, il attendit qu'il parlât.

Robert lui conta en abrégé ce que vous savez de ses aventures; et à chaque projet formé et évanoui, Rifflard lui disait avec douceur : « Plus de pro» jets, mon ami; tu n'en feras plus, » n'est-ce pas? tu vois où cela mène. » Oh! bien certainement non, repre» nait Robert; et il continuait son his» toire ».

Il était naturel que Rifflard contât la sienne. « Elle est courte, dit-il, » parce que je n'ai jamais formé qu'un » projet, celui de me laisser conduire » par ceux qui ont plus d'expérience » que moi. Je ne me suis pas écarté » de ce plan, et je m'en suis bien » trouvé. J'ai eu quelquefois à me » plaindre de mes supérieurs, de mes » parens. Je leur ai pardonné, per» suadé que nous avons tous besoin » d'indulgence, et que j'avais pu, par

» mon inçonsidération, donner lieu à
» des vivacités.

« J'avais fini mes études avec quel-
» que distinction, avant l'âge où on
» s'occupe ordinairement du choix
» d'un état. On craignait pour moi
» les suites de l'oisiveté, et un de mes
» oncles, commis au ministère des
» affaires étrangères, me prit dans ses
» bureaux, sans autre intention que
» celle de m'empêcher de faire des
» folies. Il se bornait à me faire relire
» mes auteurs grecs et latins, et quel-
» ques bons ouvrages français. Je les
» lisais, mais je suivais son travail,
» et il fut étonné que l'aridité des ma-
» tières ne m'inspirât point de dégoût.
» Il me donna des copies à faire, et
» *Grotius, Puffendorf et Barthole* à
» lire. J'avoue que ces messieurs m'ins-
» pirèrent d'abord un ennui affreux;
» mais je suis né avec de l'amour-pro-
» pre et de la tenacité. Je dissimulai

» l'effet que produisaient sur moi ces
» auteurs, et je voulus voir à quoi
» pouvait mener cette insipide lec-
» ture. J'avais une ressource prête,
» quand j'étais excédé; je me délas-
» sais entre *Horace* et *Tibulle*.

» Bientôt j'imaginai un moyen de
» répandre quelqu'intérêt sur la lec-
» ture de mes publicistes; c'était de
» comparer à leurs préceptes la con-
» duite de tel ou tel souverain dans
» des circonstances analogues au prin-
» cipe. Pour cela, il fallait lire l'his-
» toire, et je la lus. Mon oncle avait
» l'air de ne s'apercevoir de rien, et
» il me laissait faire.

» Je ne tardai pas à m'apercevoir
» que le droit public est une vieille
» idole, qu'on encense par habitude,
» et qui n'est que l'arme impuissante
» du faible; que le plus habile diplo-
» mane est celui qui, à la faveur de
» grands mots, fait le mieux les affai-

» res de son maître ; et, fier de quel-
» ques connaissances réelles, je me
» mis à discuter avec mon oncle et à
» faire le petit docteur.

» C'était un brave homme que mon
» oncle ; mais jamais il ne fût devenu
» premier commis, eût-il vécu mille
» ans. Je l'embarrassais à chaque ins-
» tant, et il était enchanté en propor-
» tion des difficultés que je lui oppo-
» sais, et qu'il ne pouvait résoudre.

» Je sentis bientôt ma supériorité ;
» et mon oncle, piqué un jour de mon
» ton d'importance, voulut aussi faire
» le savant, et crut me fermer la bou-
» che. Il me demanda ce que je pen-
» sais des droits de Louis XII et de
» François I^er sur le duché de Milan.
» Je lui répondis, sans biaiser, que ce
» procès-là avait été jugé à Pavie.

» La réponse était fort simple : mon
» oncle la trouva sublime. Il m'em-
» brassa, me mouilla de ses larmes,

» et jura que je serais un jour un » homme supérieur. Cette scène me » tint lieu de vocation. On tint une » assemblée de famille, où il fut dé- » cidé que je serais diplomane. On me » notifia l'arrêté qu'on venait de pren- » dre, et je me laissai faire.

» Je commençai mon surnumérariat, et je me remis humblement » aux copies. Cela me déplaisait, parce » que je croyais pouvoir faire mieux. » Mon oncle soutenait mon courage, » en me répétant sans cesse qu'il avait » été surnuméraire trois ans. Je seu- » tais, moi, que je ne devais pas l'être » trois semaines.

» J'attendais une circonstance heureuse pour me faire valoir. Il s'en » présenta une qui pouvait me perdre, » et je la saisis comme un enfant qui ne » connaît pas de danger. Le roi de » Prusse venait de prendre la Silésie, et » la France pensait à s'allier à lui pour

» écraser Marie-Thérèse. Je copiais
» des instructions pour notre ambas-
» sadeur à Berlin, et l'auteur de la
» minute avait laissé en blanc tous les
» noms des personnages, et, par-ci
» par-là, quelques lignes à remplir. Je
» devinai tout, je remplis tout, et je
» courus, très-content de moi, por-
» ter ma copie au premier commis de
» ma division. Il lut, un peu étonné
» de ma démarche, qui blessait la
» hiérarchie des pouvoirs; et au lieu
» des éloges que j'attendais, il me
» demanda d'un ton sévère si quel-
» qu'autre que lui avait vu ma co-
» pie. Je lui protestai que non. Il se
» leva, m'ordonna de l'attendre, et
» me dit, en sortant avec mon chef-
» d'œuvre, que si j'en parlais à qui
» que ce fût au monde, je serais jeté
» dans un cul-de-basse-fosse.

» La jolie perspective! Oh! com-
» bien je me repentis d'avoir voulu

» faire le capable! je me croyais déjà
» sequestré de la société, privé à ja-
» mais du spectacle de la nature, si sé-
» duisant pour des organes neufs, à
» peine parvenus à leur dernier déve-
» loppement : et cependant de quoi
» étais-je coupable? d'avoir cherché
» à m'avancer dans une carrière où
» m'avaient jeté mes parens.

» Mon premier commis rentra et
» me dit : A dix-neuf ans, on doit
» sentir l'importance de certaines cho-
» ses; ainsi je ne m'étendrai pas sur
» la nécessité de la discrétion. Vous
» travaillerez désormais dans mon ca-
» binet, aux appointemens de mille
» écus, que le ministre vous accorde.

» Cette journée était faite pour les
» extrêmes. Mille écus au lieu d'un
» cachot! juge de ma joie, mon cher
» Robert! Mille écus par an, à moi,
» qui ne disposais encore que de douze
» francs par mois! Je me crus haut et

» puissant seigneur, et cependant la
» tête ne me tourna point. Satisfait
» de ma fortune présente, je ne pen-
» sai pas à la pousser plus loin. Je ré-
» solus seulement de la conserver par
» mon exactitude et mon travail.

» Un an se passa ainsi. Le secrétaire
» d'ambassade de Paris à Londres
» mourut, et la faveur seule nomma
» son successeur. Il lui fallait des tra-
» vailleurs, et je fus du nombre de
» ceux qu'on lui donna. Je jouis au-
» près de lui de l'agrément qu'obtient
» toujours un jeune homme qui se
» rend utile, et qui n'annonce au-
» cune prétention. Parfaitement bien
» avec mes camarades, jouissant d'un
» traitement qui excède de beaucoup
» mes besoins, je suis doublement
» heureux par la rencontre inopinée
» d'un ami que je croyais perdu sans
» retour, et à qui je peux être utile ».

CHAPITRE IX.

Bonheur, revers.

« Ah çà, mon ami, que comptes-tu » faire, quand tu seras redevenu frais, » gaillard et dispos?—D'abord, renon- » cer aux projets; oh! bien certai- » nement je n'en ferai plus. — Bon. — » Je veux imiter ta conduite sage, pru- » dente. — Et tu auras raison. — Je » vais écrire à ma mère, lui marquer » mon repentir, solliciter le retour » de ses bontés. — Oserai-je te faire » un aveu? — Oses, parbleu! Dans » l'état où je suis, qu'a-t-on à redou- » ter? — Mon pauvre ami, tu n'as » plus de mère ».

Ici la conversation fut suspendue, parce que Robert pleura, et même de très-bonne foi. Il avait oublié le pain

sec, et ne se rappelait que les tendres soins qu'avait obtenus son enfance : l'amour maternel s'accorde à merveilles avec l'amour des hommes, avec la dévotion, avec toutes les folies possibles.

« C'est un malheur, sans doute, » d'avoir perdu ma mère, mais c'est » un malheur sans remède : ainsi il est » inutile de s'en affecter trop vivement. » D'ailleurs j'ai du bien qui console de » beaucoup de choses. — Tu n'as rien, » mon ami. — Bah! — Ta mère t'a » cru mort; elle s'est remariée à un » payeur des rentes, à qui elle a tout » donné. — Même la fortune de mon » père? — Elle s'est cru ton héritière. » — Mais je vis, ventrebleu! je vis, » et monsieur le payeur des rentes me » rendra ce qui m'appartient. — Il ne » rendra rien; il aime l'argent. — Et » moi aussi, parbleu! et je n'entends » pas renoncer à la succession.

» Tu vas me prêter cinquante louis;

» je pars pour Paris, j'arrive, je fais
» sommer le beau-père de restituer.
» — Il ne répondra pas. — Je l'atta-
» que au Châtelet, au Parlement, au
» Conseil. Je fais imprimer des mé-
» moires; je produis des témoins; je
» confie ma cause à Gerbier; elle fait
» un éclat du diable; je la gagne tout
» d'une voix; le peuple me conduit
» en triomphe à mon domicile; il en
» chasse l'usurpateur; je fais couler
» le vin deux jours et deux nuits à ma
» porte..... — Tu ne feras rien de tout
» cela, et tu iras à Bicêtre. — Oh! lais-
» sez donc, monsieur Rifflard! — Ne
» te fâche pas, et raisonnons.

» Tu es parti à l'âge de dix ans, et
» tu es devenu méconnaissable pour
» tous ceux qui n'ont pas vécu très-
» intimement avec toi. — A la bonne
» heure; mais notre maître Morisset...
» — Il est mort. — Et sa grosse et
» courte femme? — Elle est morte.

» — Et notre vieille cuisinière Gene-
» viève? Elle est morte. — Nos ca-
» marades d'école, au moins, ne sont
» pas morts. — Ils sont dispersés. Et
» puis, je suis peut-être le seul qui
» répondrais sciemment de l'identité.
» En admettant que quelques indivi-
» dus crussent te reconnaître, ose-
» raient-ils jurer que tu sois bien Ro-
» bert? les supposes-tu incorruptibles,
» ou exempts de faiblesse? Le beau-
» père les gagnera, les effraiera, les
» écartera; quinze mille livres de rente
» sont bonnes à conserver. — Hé!
» morbleu, qui pourra me nier que je
» sois moi? — On fera plus; on te dé-
» clarera imposteur, on te condam-
» nera, on t'arrêtera, on t'incarcé-
» rera. — Quel conte me fais-tu là? —
» Cela n'est pas sans exemple. — Hé
» bien, je prends un parti violent. Je
» soulève mes compagnons d'escla-
» vage; je me mets à leur tête; nous

» nous faisons des armes de tout ce qui » se présente ; nous frappons, nous as- » sommons ; je me venge.... — La garde » fait feu, et ceux qu'elle n'a pas tués » sont pendus. — Oh, oh ! — Mais sais- » tu, mon ami, que tu n'es pas revenu » de la manie des projets. — Bon ! est- » ce que je viens d'en faire ? — Hé ! tu » ne fais que cela. Sois raisonnable, » Robert, et écoute moi.

» Je ne vois pas d'inconvénient à » écrire d'ici à ton beau-père ; nous » verrons ce qu'il te répondra, et nous » nous conduirons en conséquence : en » attendant, je vais tâcher de te pro- » curer de l'emploi. Le travail t'empê- » chera de te livrer aux écarts de ton » imagination, et avec de la persévé- » rance et de la conduite, tu pousse- » ras ta petite fortune. — Oui, mon » ami, de la persévérance, de la con- » duite, et on doit réussir avec cela : » tu en es la preuve frappante. Voyons,

» quel emploi me procureras-tu? —
» Les premiers appointemens seront
» modiques. — C'est tout simple. —
» Mais je suis là pour y suppléer.—Tu
» es le modèle des amis; mais encore,
» quel est cet emploi? — Je parlerai de
» toi au secrétaire d'ambassade; il n'a
» rien à me refuser. — La diplomatie?
» oui, je crois que cela me convient as-
» sez. Je suis réservé, prudent, discret,
» et, sans vanité, je ne manque pas
» d'intelligence. Dans un an je peux
» être à la tête des bureaux; secré-
» taire d'ambassade dans deux; am-
» bassadeur la troisième année. C'est
» un assez joli état que celui d'un am-
» bassadeur, et je me sens fait pour
» représenter. J'éblouis le public par
» mes équipages, mes chevaux, mes
» pages, ma livrée, mes largesses; je
» subjugue le cabinet près duquel je
» réside, par ma noblesse et ma fer-
» meté. On me craint, on me cède,

» et alors.... — Alors, Robert, tu pen-
» seras à moi; tu m'avanceras, n'est-
» il pas vrai? » Et Rifflard éclate de rire, et Robert rit aussi en se frappant le front et en s'écriant : « C'est » plus fort que moi, mais je m'en » corrigerai ».

Rifflard annonça le lendemain à son ami qu'il était agrégé à l'ambassade, membre un peu inférieur, à la vérité, mais que sans être ambassadeur dans trois ans, il pouvait, à cette époque, jouir d'un sort agréable; ce qui vaut mieux qu'un procès incertain contre un beau-père, et que le titre de chef des bandits de Bicêtre.

Robert ne joua d'abord qu'un rôle très-subordonné dans ses bureaux. Assez ignorant encore, malgré les soins de M. Cammeron; appelant persévérance et bonne conduite ce qui n'était que de l'exactitude aux heures indiquées, et non un bon emploi du temps;

prenant pour de l'intelligence sa vivacité, de l'étourderie, des jeux de mots; il ne se soutint bientôt que par le crédit de Rifflard. Celui-ci lui fesait des sermons dignes de servir de suite au petit carême de Massillon. Robert promettait toujours, et ne tenait jamais rien. Choqué du peu d'égards qu'on lui marquait, ennuyé enfin des remontrances continuelles de Rifflard, il se dégoûta tout-à-fait d'un métier qu'il n'entendait pas, et pour lequel peut-être il n'était pas né. Cependant il fallait vivre, en attendant qu'il trouvât l'occasion de voler à de plus hautes destinées; il ne voulait pas être à charge à son ami, et il ne manquait pas d'aller toucher ses appointemens le jour de l'échéance.

Un événement fort simple le tira cependant de la poussière. Les petites causes produisent souvent de grands effets, surtout entre les mains des fem-

mes. L'ambassadeur donna une fête brillante le jour de la Saint-Louis, et Robert reçut, comme les autres, sa carte d'invitation. Il s'était paré autant que ses faibles moyens le lui avaient permis : il ne savait pas encore qu'il est un âge où l'art gâte la nature.

En dépit des peines qu'il se donna pour être moins bien, il parut charmant à madame de Chedeville. Madame de Chedeville, femme du secrétaire d'ambassade, avait vingt-deux ans, ce qui suppose un caractère peu formé encore; elle était brune, ce qui annonce d'heureuses dispositions; elle était légère, inconsidérée, ce qui donne à craindre peu de difficultés. Son mari l'aimait beaucoup, et elle ne s'en souciait guère; il était jaloux, et elle en riait.

Femme qui n'aime pas son mari,

et

et qui rencontre un beau garçon, a nécessairement quelques idées. Madame de Chedeville eût bien fait de les écarter ; elle ne le fit point : ce n'est pas ma faute.

Robert n'eût osé lever les yeux sur une dame de cette importance, non qu'il ne la trouvât très-jolie ; mais il ne supposait pas qu'une femme d'un rang distingué pût descendre à un petit commis. Pauvre enfant ! heureuse ignorance ! que de princesses ont eu de bontés pour leurs laquais !

La bienséance exigeait que messieurs les secrétaires fissent danser madame de Chedeville. Robert la prit à son tour, et c'est là qu'elle l'attendait. Il ignorait le premier principe de cet art essentiel ; mais il avait de l'oreille. Il brouillait les figures, et il avait le bon esprit d'en rire le premier.

Dans les intervalles, madame de

Chedeville lui adressait quelques phrases entortillées, auxquelles il répondait avec timidité, quoiqu'il devinât à peu près ce qu'on voulait lui dire. Madame de Chedeville sentit qu'il fallait être plus claire. Robert, au lieu de répondre, baissa les yeux et rougit de plaisir. Madame de Chedeville jugea qu'il y avait une éducation complète à faire ; et les femmes ne haïssent pas cela.

La fin d'une contredanse est au moins un prétexte pour s'asseoir et causer. Madame de Chedeville choisit l'endroit de la salle où il y avait le plus de monde ; moyen certain de n'être pas remarquée : où il y a cohue, il n'y a personne. Robert lui avait offert la main d'un air assez gauche, et il allait se retirer après une révérence plus gauche encore : « Asseyez-vous » là, monsieur, lui dit madame de » Chedeville. »

La conversation fut d'abord languissante, parce que Robert n'osait encore se flatter de bien entendre. Les expressions de la jeune dame devinrent enfin si positives, qu'on ne pouvait s'y méprendre que par un excès de modestie ; et ce n'est pas dans celui-là que donnait notre jeune homme. Il s'anima tout d'un coup et d'une manière si prononcée, que madame de Chedeville se crut obligée de l'avertir qu'ils avaient des spectateurs.

Il ne restait plus qu'une difficulté à résoudre ; c'était de savoir à quel titre Robert aurait ses entrées ; car enfin une femme comme il faut ne peut se dispenser d'accorder les formes avec le fond. Les Anglais n'excellent pas dans les arts d'agrément, et une jolie Française ne peut prendre de maître dans ce pays-là. Madame de Chedeville demanda à son élève s'il savait la musique, le dessin, l'italien. Robert

ne se doutait de rien de tout cela. Il déclara franchement ne savoir qu'aimer beaucoup en français, en anglais, et même en écossais, au choix de madame.

« Vous savez l'anglais, mon cher ami! » comment vous savez l'anglais? Il n'en » faut pas davantage. C'est charmant, » c'est délicieux!

» Monsieur de Chedeville, Monsieur » de Chedeville! il faut pourtant que » j'apprenne la langue de ceux chez qui » nous vivons. — Madame, je vous fais » chercher un maître. — J'en ai trouvé » un, Monsieur, assez maussade, assez » ennuyeux, mais qu'importe? Il est » Français, j'entendrai mieux ce qu'il » m'expliquera, et il parle anglais comme » Pope.

» — De qui me parlez-vous, ma- » dame? — De ce jeune homme qui » danse si mal, qui est si gauche..... » Le voilà assis là-bas, ... — M. » Robert? le plus mauvais sujet de

» nos bureaux, que je ne garde que
» par condescendance pour M. Rif-
» flard, qui, entre nous, fait toute
» ma besogne. — Son âge mérite quel-
» que indulgence. — Un faiseur de
» quolibets, qui s'égaye même à mes
» dépens. — Je conçois que de telles
» libertés doivent déplaire ; aussi je
» veux vous débarrasser de ce cen-
» seur-là. Que désire M. Rifflard? que
» son ami ait des appointemens. Au
» lieu de fatiguer Monsieur, il les
» gagnera chez Madame : voilà tout.
» — Mais..... mais..... Vous êtes bien
» jeunes l'un et l'autre, et le public....
» — Le public sait que les bons maîtres
» sont rares, et qu'on les prend comme
» on les trouve. — Mais..... mais..... ce
» jeune homme est très-bien, et..... —
» Figure commune, sans expression.
» — Mais.... mais.... — Mais... je crois
» Monsieur, que vous allez vous livrer
» encore à la singularité de vos idées.

Il est bien extraordinaire que je ne » puisse parler à un homme sans être » exposée à des observations désobli- » geantes. Croyez-vous que je ne sache » pas me conduire; que si je voulais » former une liaison, je descendisse jus- » qu'à vos commis; que je vous aie ap- » porté trente mille livres de rente pour » vivre dans un esclavage insupporta- » ble? Je ne suis plus un enfant, mon- » sieur; je puis avoir une volonté; j'ap- » prendrai l'anglais, et M. Robert me le » montrera.

» Monsieur Robert, monsieur Robert! » — Madame? — Vous avez peu d'occu- » pation dans vos bureaux. Dès que M. de » Chedeville entrera dans son cabinet, » vous passerez chez moi : voilà qui est » arrangé..... Ah! vous m'apporte- » rez une Grammaire, un Dictionnaire, » et vous ferez vos leçons très-lon- » gues : je veux parler anglais dans trois » mois. »

Ces arrangemens-là n'étaient pas du goût de M. de Chedeville; mais le lieu ne permettait pas de prolonger une explication qui eût tourné publiquement au désavantage du mari. Les femmes, en France, ont toujours raison. Cependant la prévoyance est fille de la jalousie. M. de Chedeville observa le reste de la nuit, et ne surprit pas un coup d'œil à madame. Elle fut impénétrable : c'est encore un des talens de nos aimables Françaises. Robert, éloigné par le ton très-froid que prit tout-à-coup la dame, se demandait s'il avait bien entendu, si son amour-propre ne l'avait pas flatté. Il ne savait que penser de ce changement subit. Etait-ce caprice ou prudence? « Ma foi, dit-il, je saurai » cela demain. » Et il fut faire un tour au buffet.

M. de Chedeville réfléchissait aussi de son côté. « Ce jeune homme, qui

» est si gauche, répétait-il à chaque
» instant, d'une figure commune,
» sans expression... Je ne vois rien de
» tout cela, moi. Et puis le fils du frère
» Philippe était un nigaud aussi, et
» ces nigauds-là se déniaisent promp-
» tement. Certaines femmes même ne
» sont pas fâchées de leur donner de
» l'esprit... Mais la mienne? oh! la
» mienne a toujours tenu une conduite
» sans reproche... Oui, mais il y a un
» commencement à toutes choses, et
» ma femme est femme tout comme
» une autre. »

Il alla joindre Robert au buffet. . . .
« Madame de Chedeville vient de par-
» ler, monsieur, d'une fantaisie qui
» tient uniquement à son âge, et à la-
» quelle elle ne pensera plus demain;
» aussi n'ai-je pas voulu la contredire
» ouvertement. Mais vous sentez qu'il
» serait absurde que le cabinet de Ver-
» sailles vous payât pour montrer l'an-

» glais à ma femme, et que je ne pour-
» rais me permettre de porter cet ar-
» ticle en dépense. Ainsi je vous or-
» donne très-positivement de conti-
» nuer votre service dans mes bureaux.
» Je vous engage même à le faire avec
» le zèle que vous devriez y mettre et
» qu'on n'a pas encore remarqué en
» vous. Je vous déclare enfin qu'à la
» première incartade vous serez con-
» gédié. »

L'ordre était précis des deux parts. Auquel Robert obéira-t-il? de madame ou de monsieur? En sortant, il parla à son ami de sa position critique, de sa perplexité; et il lui demanda des conseils. Voilà les hommes! ils se flattent qu'on leur conseillera ce qu'ils ont résolu de faire, et qu'ainsi on autorisera leurs désordres. Rifflard répondit par une question. « Avec lequel » des deux as-tu réellement plus d'in-» térêt à être bien! — Avec monsieur,

» sans doute. — Laisse donc là ma-
» dame. — Mais elle est si jolie ! — Tu
» trouveras à Londres cent jolies fem-
» mes qui ne seront pas celles de ton
» chef. — Mais madame de Chedeville
» m'aime. — Pas du tout. — Elle me
» l'a dit. — Il n'est pas de femme qui
» ne cherche à colorer une faiblesse
» du prétexte du sentiment. — Elle
» m'en voudra à la mort. — Qu'im-
» porte ? — Elle se désolera. — Imbé-
» cille ! elle court après le plaisir : elle
» te préférera, demain, celui qui le
» fixera près d'elle. — Mais Rifflard...
» — Mais, monsieur, vous oubliez bien
» promptement votre banc d'huîtres
» d'Ecosse, et l'état où je vous ai trouvé
» dans *Cavendish-square*. Je dois tout
» à mon ami persécuté par la fortune,
» et rien à un écervelé qui fait tout ce
» qu'il faut pour se la rendre contraire.
» Voilà mon dernier mot. »

Robert ne répliqua rien. Il marchait

rêveur, pensif, plus embarrassé que jamais. Rifflard pourrait bien avoir raison, pensa-t-il. Mais renoncer à madame de Chedeville, à une femme accomplie, qui m'est si attachée, dont la conquête est si flatteuse !... Diable, diable !

En rentrant, ils trouvèrent une lettre. C'était la réponse de monsieur le payeur des rentes. Il disait que le jeune Robert était mort dans la traversée de l'Orient à la Martinique, où il allait continuer une vie vagabonde ; que son décès était constaté par un procès-verbal du capitaine et de son second, et qu'il poursuivrait, selon la rigueur des lois, tout imposteur qui entreprendrait de le troubler dans la jouissance d'une fortune légitimement acquise.

« Mon beau-père est un fripon ! s'é-» cria Robert ; le capitaine et son se-» cond sont des fripons ! On ne trouve

» que cela dans le monde, dit Rifflard, » avec assez d'humeur. — J'espère, » poursuivit Robert en riant, que tu » voudras bien nous excepter de la » règle générale. — T'excepter, toi, » qui, pour satisfaire une fantaisie, vas » certainement profiter de l'aveuglement d'une femme sans expérience, » porter le trouble dans une famille, » faire à ton supérieur l'affront le plus » sanglant! Tu as un état honnête, qui » peut te consoler de la perte de ta » fortune : que restera-t-il à M. de » Chedeville, quand l'étourderie de sa » femme et la tienne l'auront convaincu » de son malheur? »

Il n'y avait pas de réponse à cela? aussi Robert ne répondit pas. Il se hâta d'éteindre la lumière : l'obscurité dispense de rougir. Il ne dormit pas, et passa la nuit, tantôt à combattre, tantôt à approuver les raisonnemens de Rifflard. Il se leva avec le soleil,

et laissa son ami reposant avec le calme que donne une conscience pure.

Il fut promener ses pensées au parc de Saint-James. La raison le ramenait toujours vers M. de Chedeville ; le diable le poussait dans les bras de madame : et le diable l'emporte si souvent ! Il se la représentait riche de jeunesse et de beauté ; des organes de dix-huit ans paraient encore des charmes déjà trop puissans. C'est une terrible chose, à cet âge, qu'un combat contre soi-même et contre une jolie femme qui va au-devant de son vainqueur. Rifflard eût triomphé peut-être ; Robert cessa même de le vouloir. « Le sort en est jeté ! s'écria-t-il comme » un fou : la rivière, ou madame de » Chedeville ! »

Il entre chez un libraire, et prend une Grammaire et un Dictionnaire. Il s'arrête à la première taverne, et il demande à déjeûner. L'amour heureux

n'ôte pas l'appétit. En mangeant, en buvant, il parcourait Boyer; il se remettait au courant des principes généraux, qu'il avait appris de M. Cammeron, et que depuis long-temps il avait oubliés. Il fallait pouvoir parler métier, si M. de Chedeville entrait inopinément. Quand il se crut en état de se présenter en qualité d'amant et de professeur, il se rendit chez madame, qui l'attendait avec impatience.

La chaise longue, le déshabillé le plus galant, et en même temps le plus favorable, le demi-jour, le restaurant, rien n'était oublié; et je crois, en dépit du sage Rifflard, que madame de Chedeville avait déjà plus d'usage qu'on ne lui en supposait.

Une table était chargée de papiers, d'une écritoire, de plumes; Robert y déposa ses livres et s'approcha de la chaise longue : elle avait pour lui la

vertu de l'aimant. Il n'osait attaquer ; mais madame de Chedeville était si bonne ! elle avait de petites manières si encourageantes !.... « Tu es charmant ! s'écria-t-elle après une première défaite. Je t'adorerai toute ma vie, dit-elle après la seconde. Je perdrai mon emploi, dit Robert à la troisième ; mais qu'est-ce que de l'argent comparé à la possession d'un cœur comme celui-là ! »

Femme qui vient de *terner*, n'est pas fâchée de causer un peu. Celle-ci voulut savoir ce que signifiaient ces mots : *je perdrai mon emploi*. Robert se trouvait si bien de son premier essai, que toute idée de partage lui parut insupportable. Il forma aussitôt le projet de brouiller sans retour la femme et le mari. Il arrangea la défense qu'il avait reçue de M. de Chedeville ; il ajouta, il commenta, il fit si bien que madame détestait mon-

sieur, lorsqu'ils entendirent quelque bruit sur l'escalier.

C'était monsieur, irrité du mépris de Robert pour ses ordres, qui venait jouer le maître chez lui ; ce qui déplaît assez généralement aux dames, et, ce qui pourtant est assez naturel.

« Que faites-vous ici, monsieur? — » Il me fait travailler, mon ami. Nous » en étions au verbe *to love*. — C'est » fort bien, madame, c'est fort bien. » Vous répondrez quand je vous in- » terrogerai. — Le joli ton ! c'est bien » celui d'un mari. Croyez-vous vous » faire aimer ainsi, monsieur? — Mor- » bleu ! madame, point de plaisante- » ries : ce n'est pas le moment. Robert, » vous n'êtes plus au secrétariat ; j'en » ai prévenu M. Rifflard. — Vous le » congédiez, et moi je le garde. Je » lui conserve ses appointemens, et je » vous réponds de les lui faire gagner. » — Je me flatte, madame, que vous

» vous respectez assez pour ne pas » m'obliger à faire une scène. — Tout » comme il vous plaira, monsieur. — » Monsieur Robert, sortez ! — Restez, » monsieur Robert ! — Savez-vous, ma- » dame, qu'il n'y a que vingt lieues d'ici » à Douvres, et qu'il n'y en a que sept » de Douvres aux bénédictines de Ca- » lais? — Des menaces, monsieur, des » menaces pour une misère !.... Je ne » me possède plus, je suffoque, je » me meurs.... » Et en effet elle tomba sur la chaise longue où cinq minutes auparavant....

M. de Chedeville court à elle, la relève, lui fait respirer des sels, se reproche sa vivacité, demande grace... Pauvres Parisiens ! on s'en plaint, et ils sont si bons.... qu'ils en sont bêtes.

Madame de Chedeville, ne pouvant mieux faire, promit de ne plus revoir Robert; et la réconciliation fut scellée toujours sur cette même chaise

longue.... C'est un meuble bien heureusement imaginé qu'une chaise longue ! Il convient à tout le monde.

Robert, fort incertain du parti que lui ferait monsieur le secrétaire, s'était prudemment esquivé ; et il attendait, en se promenant dans la rue, ce que madame déciderait de son sort.

M. de Chedeville se retira, enchanté d'avoir fait tout ployer sous son autorité. Ces chers maris sont contens d'eux à si peu de frais !

Il était à peine sorti que madame était à sa croisée : les femmes sont de si bonne foi ! Robert avait un crayon. Il écrit quatre mots, et le papier, roulé autour d'un petit caillou, tombe au milieu de la chambre. « Que vais-» je devenir, mon Émilie? — J'y pen-» serai, petit ami, dit une carte lan-» cée par la fenêtre. — Je ne peux » plus me présenter chez toi. — Il y

» des hôtels garnis en ville. —Je n'ai pas » le sou. —L'amour y pourvoira. »

La correspondance était très-active, comme vous voyez. M. de Chedeville, caché derrière la jalousie d'une antichambre, ne perdait rien et se rongeait les doigts. Il sentait qu'un éclat perdrait sa femme, et il mourait d'envie de faire expirer Robert sous le bâton. Sa position n'était pas gaie, convenons-en. On rit pourtant de ces événemens-là.

Il avait une jolie maison à Gravesend. Il fit mettre les chevaux, enleva sa femme, et ordonna à mademoiselle Jeannette de suivre avec ses cartons dans une voiture de louage. Mademoiselle Jeannette aimait le plaisir pour son compte, et n'était pas fâchée d'en procurer aux autres. Active, curieuse, intelligente comme une femme-de-chambre française, elle avait pénétré le secret de sa maîtresse, et avait

entendu bien des choses. Elle fit charger ses paquets, mit Robert sur le tout, et partit en riant de tout son cœur et en disant : « Oh ! mon dieu, c'est à Lon» dres comme à Paris. »

Elle arrive, elle cache Robert dans une serre, et va voir où en sont madame et monsieur. Monsieur tempêtait, se calmait, caressait, se fâchait encore, s'épuisait en réconciliations et grondait de plus belle. Madame se prêtait à ce qui lui convenait, et du reste laissait dire monsieur. Jeannette ne perdait rien, et brûlait de se réconcilier aussi, quoiqu'elle ne fût brouillée avec personne. Elle allait rendre compte de tout à Robert. Elle était blonde, voilà déjà de la variété ; elle avait de grands yeux bleus, et ceux-là valent bien les noirs ; et Robert était désœuvré. Elle monta tant, elle descendit tant, que Robert enfin s'endormit d'un profond sommeil.

Elle déshabillait madame ; et monsieur avait ses raisons pour coucher seul cette nuit-là. Il n'est pas de soubrette qui n'aime à faire l'entendue. Celle-ci d'un petit air fin dit à sa maîtresse : « Il est là-bas. — Tu m'as de-» vinée, Jeannette, je n'oublierai ja-» mais ce service-là. Va vîte me le » chercher. »

Jeannette court, vole, pousse, secoue, éveille, entraîne Robert, le conduit par un escalier dérobé, le laisse avec madame, et va dans sa mansarde attendre le garçon jardinier, son péché de village, garçon précieux, qu'elle n'aimait pas, mais qui lui donnait en deux heures de la sagesse pour huit jours.

Madame, impatientée de la lenteur de Robert, daigna lui servir de valet-de-chambre ; et Robert fatigué, rendu, se prêtait nonchalamment à ce qu'on voulait faire de lui. Madame consen-

tait à s'exposer, mais elle voulait un dédommagement ; et Robert n'était pas un Hercule. Madame se donnait des peines incroyables, et l'affaire traînait toujours en longueur. « Le sot animal ! s'écria-t-elle en sautant du lit ; et cela se croit bon à » quelque chose. » Ce début promettait ; elle allait continuer. . . . . On frappe à la porte à coups redoublés. Madame interdite ne sait quel parti prendre. La porte cède aux secousses de trois à quatre bûches, et M. de Chedeville paraît suivi de dix à douze matelots.

Madame se décide aussitôt ; elle crie à l'infamie, à l'attentat. Robert s'est introduit furtivement chez elle ; elle l'a trouvé dans son lit. Eperdue, sans force, elle a voulu en vain appeler du secours. Elle conjure son mari de ne pas croire aux apparences. Elle fait toutes les grimaces d'usage.

Le mari ne répond pas un mot. Il montre Robert à ceux qui l'accompagnent. On le saisit, on l'enlève; il veut crier, on lui ferme la bouche avec un mouchoir. On le transporte à bord du *Bucentaure*, et on le jette à fond de cale, les fers aux pieds et aux mains.

CHAPITRE X.

Où le conduira le Bucentaure?

Qu'on se moque à présent des maris français ! Je viens de prouver qu'ils ont quelquefois de l'énergie comme les autres. « Un moment, monsieur » l'auteur ! vous allez, vous allez, » sans vous embarrasser si l'on vous » suit ou non. Qu'étaient ces matelots et ce Bucentaure ? En vertu de » quelle loi avait-on *appréhendé* Robert au corps ? Pourquoi le jeter à » fond de cale ? Pourquoi le barder de » fer ? —Vous avez raison, monsieur le » lecteur, je vous dois l'explication de » tout cela.

» Si vous êtes marié, vous savez » à merveilles que certain accident » donne toujours un peu d'humeur.

» Si

» Si vous aimez votre femme, vous » croyez au moins la moitié de ce » qu'elle vous dit; vous vous flattez » qu'elle est disposée à revenir à la » raison et à vous, et que lui ôter une » occasion de pécher, c'est la rendre » impeccable. Oh! si cela était ainsi!

» — Point de préambules, je ne les » aime pas. Au fait, par grâce. — M'y » voilà, monsieur, m'y voilà. Vous sa- » vez sans doute quels événemens » nouveaux agitèrent les deux Mondes » en l'an 1740?—Non, monsieur; mais » qu'ont de commun les révolutions » des peuples et celles d'un ménage? » — Je vais vous l'apprendre, mon- » sieur.

» Les Espagnols ont toujours été » très-jaloux de leur commerce d'A- » mérique, et ils ont raison; il est » tout simple d'aimer à jouir de ce » qu'on a. Les Anglais aiment beau- » coup aussi à étendre leurs jouissan-

» ces, ce qui est encore assez naturel;
» mais ils ne sont pas toujours délicats
» sur le choix des moyens, ce qui pro-
» duit de temps en temps des procès
» qui se plaident à coups de canon.

» Depuis long-temps messieurs d'Al-
» bion abusaient de la patience castil-
» lane. Ils avaient obtenu des conces-
» sions, c'est fort bien; mais ils les
» quintuplaient par la contrebande,
» manière de commercer proscrite par
» toutes les lois, dans laquelle Man-
» drin excella.... jusqu'à ce qu'il fût
» rompu, ce dont le ciel veuille vous
» préserver.

» Le patron d'une barque de fraude,
» nommé Jenkins, fut pris par les Es-
» pagnols, qui lui fendirent le nez et
» les oreilles. Ils pouvaient lui faire
» pis, puisqu'ils étaient les plus forts;
» mais Jenkins, au lieu de leur savoir
» gré de leur modération, se présenta
» à la chambre des Communes, avec

» son nez fendu et ses oreilles de
» moins. Son histoire, qu'il arrangea
» comme il voulut, fit un effet de
» tous les diables. Le bon peuple de
» Londres demanda la guerre à grands
» cris. Le Parlement et le Roi ne se
» souciaient pas d'ensanglanter le
» globe pour deux oreilles de plus
» ou de moins; mais il est une chose
» sur laquelle l'autorité ne peut rien,
» c'est l'opinion. Il fallut faire la
» guerre pour venger M. Jenkins.

» L'amiral Vernon, qui ne deman-
» dait que *plaies et bosses*, s'en fut
» bien vîte attaquer, prendre, piller
» et raser Porto-Bello, ville du golfe
» du Mexique, et l'entrepôt des ri-
» chesses espagnoles. Le Parlement
» vota des remercîmens à M. Vernon,
» qui avait assez bien fait ses petites
» affaires pour se passer de cela; mais
» comme les honneurs sont l'assaison-
» nement de la fortune, M. Vernon

» parut faire très-grand cas des com-
» plimens.

» *L'aviso* qui avait apporté la nou-
» velle de la conquête, était à l'ancre
» vis-à-vis de Gravesend; il venait de
» recevoir ses dépêches de messei-
» gneurs de l'amirauté, et il devait
» faire voile à la marée du matin.

» M. de Chedeville, en sa qualité de
» secrétaire d'ambassade, n'ignorait
» aucun de ces détails, et, à son arri-
» vée à Gravesend, son premier soin
» avait été d'arranger avec le capitaine
» de l'*aviso* le départ de Robert, dans
» le cas où il suivrait son Émilie, ce
» qui était assez vraisemblable, et ce
» qui ne manqua pas d'arriver, ainsi
» que vous l'avez vu.

» Or, vous saurez qu'en Angleterre,
» où on est libre, nul ne peut être em-
» prisonné sans un ordre légal; mais
» on y enlève à force ouverte ce
» dont on a besoin pour compléter le

» équipages de Sa Majesté; ce qui fait » qu'un homme, qui comptait vivre » tranquillement à Londres, est tout » étonné de se trouver aux Grandes- » Indes, après avoir été bâtonné en » route, pour peu qu'il ait été ré- » calcitrant.

» Je crois, monsieur le lecteur, vous » avoir mis suffisamment au courant » des circonstances : permettez que je » reprenne mon récit ».

Il est assez inutile de nous occuper davantage de madame de Chedeville. Son histoire est celle de toutes les femmes de cette espèce : du plaisir jusqu'à trente ans; quelques jouissances rares, mêlées d'humeur, jusqu'à quarante; ensuite le mépris et l'abandon. Revenons à notre héros.

Nous l'avons laissé à fond de cale, les quatre membres fixés de manière à lui interdire toute espèce de mouvement, situation qui peut paraître dure

à un petit monsieur qui sort des bras de deux jolies femmes; mais il est évident que nous ne sommes pas en ce bas monde pour y avoir toutes nos aises.

« Mon ami, je suis bien mal, disait » Robert à un matelot qui, à l'aide » d'un perçoir, volait du rum à » même une barrique. — Ah! on t'a » mis là, garçon! tiens, bois un coup » et tais-toi. — Que veut-on faire de » moi? — Parbleu, on te mène en » Amérique. — Et que ferai-je là? — » Tu jouiras du bon temps, tu sup- » porteras le mauvais, jusqu'à ce que » tu sois tué, ou que tu obtiennes ton » congé. — Comment donc, penseriez- » vous me faire faire la guerre? — » Nous ne t'emmenons que pour cela. » — Mais je n'ai pas l'honneur belli- » queuse. — Cela viendra, mon brave. » — Tu devrais me détacher. — » Ventrebleu! je n'ai garde. — Mais » je souffre horriblement. — Et que

» m'importe, à moi? je n'ai qu'un avis » à te donner, c'est de prendre patience, et surtout de ne parler à personne du rum que j'ai pris, et que » nous avons bu ensemble, parce que » tu me ferais donner la *cale sèche*, » et que, par Saint-Georges, je te jeterais à la mer à la première occasion. » Adieu, camarade.

» Faire la guerre! répétait Robert; » m'aller battre pour des intérêts qui » ne sont pas les miens, pour des » Anglais qui ne m'en sauront aucun » gré! Ah! Rifflard, Rifflard, que » n'ai-je suivi tes sages conseils! ma » étourderie, ma présomption m'ont » jeté dans un abîme de maux dont » aucune puissance ne peut me tirer. » Imprudent, malheureux, indigne » que je suis!... ». Robert, après avoir prolongé sa *jérémiade*, avoir pleuré, gesté, juré [illegible] que tout autre eût fait à sa place : il se consola en pen-

sant qu'il ne pouvait être plus mal, et qu'ainsi toute espèce de changement devait lui être avantageux.

Les cris des matelots, le bruit des manœuvres, et bientôt un roulis sensible, lui firent juger qu'on partait. « Tant mieux, dit-il, on me détachera quand on ne craindra plus » que je déserte; car enfin on ne me » fera pas faire la guerre avec les fers » aux pieds et aux mains. Voyons » quel parti je pourrai tirer de ma » nouvelle situation. J'ai fait déjà bien » des projets insensés : tâchons enfin » d'en faire un raisonnable et solide.

» Me voilà marin, et dans ce métier-là on avance rapidement en Angleterre, avec du mérite : or, je n'en » manque pas. Il me faudrait à la » vérité quelques connaissances : mais » je les acquerrai facilement. Il n'est » pas d'amiral qui n'ait d'abord été » mousse. Je commence comme ces

» messieurs, pourquoi ne finirais-je
» pas de même? Je passe rapidement
» par tous les grades, et me voilà ami-
» ral. Je prends les galions du roi d'Es-
» pagne, et je m'assure une fortune
» immense. Le Parlement, qui est dans
» l'usage des remercîmens, m'en
» adresse de très-flatteurs, et le Roi
» ne peut se dispenser de me donner
» l'ordre du Bain. J'achète dix mille
» arpens de terre, et je bâtis un su-
» perbe château sur le bord de la mer.
» Je brave de là les tempêtes, je vis
» en sage au milieu d'une société choi-
» sie, dont je fais l'agrément. J'en
» bannis les femmes, parce que les
» plaisirs qu'elles donnent ne valent
» pas les regrets qui les suivent, et
» pour les oublier, ce qui est assez
» difficile, j'ai les meilleurs coqs, les
» meilleurs chiens, les meilleurs che-
» vaux des trois royaumes. Je gagne
» le prix partout, et partout on ne

» parle que de moi et de ma magnifi-
» cence. Chacun s'empresse et veut
» me voir. Rifflard vient me féciliter.
» Il n'a que six mille francs d'appoin-
» temens; je lui en donne douze, et je
» le fais mon intendant, parce que la
» reconnaissance est d'une belle ame,
» et que je prétends à toutes les quali-
» tés, comme à tous les genres de
» gloire. Le prince de Galles lui-même
» cède à l'éclat de ma renommée, et
» me fait demander à dîner. Je vais
» au-devant de lui, à la tête d'un
» cortége brillant et nombreux; le
» prince me sourit agréablement, et.....
» Aïe, aïe, mon bras!..... aïe, ma
» jambe»! *Vanitas vanitatum, om-
nia vanitas!*

Le Bucentaure était à deux lieues de la côte, et il n'est pas de nageur qui ose entreprendre un pareil voyage. Aussi un vieux matelot, valet-de-chambre, cuisinier, âme damnée du

capitaine, descendit, une clef à la main; il ouvrit les cadenas qui retenaient Robert sur le dos, et il lui dit : *Come » up, French dog* ». Ce qu'on peut traduire ainsi : Viens là-haut, chien de français ! [« Chien toi-même, lui ré- » pondit bravement Robert ». Et aussitôt un vigoureux coup de poing dans le creux de l'estomac, lui ôta l'usage de la respiration et de la parole. Quel début pour un amiral ! Le vieux marin craint de l'avoir tué, et lui administre tous les secours qu'on peut trouver à fond de cale. Il lui frotte les tempes avec du rum; il lui souffle de la fumée de tabac dans la bouche; il lui frappe dans les mains, de manière à les lui briser. Cet homme-là était digne d'être médecin de village, de ces médecins qui tuent impunément, et dont personne ne s'occupe de leurs malades, qui ne se plaignent jamais, parce que les morts ne parlent plus.

La nature, plus forte que Master Anderson, rappela Robert à lui; et le besoin de la vengeance est le premier qui s'empare d'un opprimé. Robert prit un cadenas de chaque main, et en frappa si opiniâtrément, si fortement le crâne de Master Anderson, qu'il perdit connaissance à son tour. Robert le laissa geindre et se débattre; il monta lestement deux petits escaliers, au haut desquels il retrouva la lumière et le grand air.

Le capitaine se promenait gravement sur le gaillard, les mains derrière le dos, pour maintenir l'équilibre, qu'un ventre volumineux dérangeait à chaque instant. Il aspirait la fumée du meilleur Virginie, à travers un tube de trois pieds de longueur, et il crachait méthodiquement de quatre en quatre pas.

Il ramena lentement un de ses bras, et portant l'index en avant, il regarda

un grand drôle qui n'attendait que le signal. Celui-ci s'empare de Robert, le met nu comme un ver, et jette sa dépouille dans la mer; précaution qui ôte, non l'envie, mais la facilité de quitter le drapeau. On enfile le futur amiral dans un habit de soldat, propre à le faire reconnaître partout, et qui lui allait comme si on eût pris sa mesure sur une guérite.

Robert ne comprenait pas comment un soldat d'infanterie peut devenir amiral. Cette route, en effet, est un peu détournée. Il déclara qu'il n'avait nul goût pour le service de terre, qu'il en avait beaucoup pour la marine, et qu'il désirait troquer son uniforme contre la grosse veste et la grande culotte. On lui répondit qu'on ne fait pas un mousse d'un homme de son âge et de sa taille, et qu'il figurera à merveilles dans un rang, le fusil sur l'épaule. Robert répliqua; on lui tourna

le dos, et un sergent, qui portait habituellement une canne accrochée à sa boutonnière, lui ordonna de le suivre.

Robert, très-mécontent, mais très-docile, parce qu'il n'était pas le plus fort, marchait tristement à côté de son officier, lorsque Master Anderson parut, se traînant avec peine, la tête enflée comme un ballon. On s'inquiète, on interroge le vieux rêtre; il raconte ce qui lui est arrivé, en arrangeant les faits à son avantage, comme cela se pratique ordinairement. Le capitaine, toujours marchant, fumant et crachant, regarda le sergent d'un air qui voulait dire : Il est très-louable d'assommer un espagnol, mais il est bon d'ôter à un mutin l'envie de casser la tête à ses camarades.

Le bas-officier commanda quatre hommes. Ces gens-là ne savent qu'o-

béir, et sont agens de sang-froid, sans réfléchir que demain ils seront patiens à leur tour. On traîne Robert, qui prend le ciel à témoin de son innocence; on l'attache avec des cordes au cabestan. Deux de ces messieurs, placés à droite et à gauche, lèvent les pans de son habit; le sergent détache sa canne, lui en applique cinquante coups sur les fesses, après quoi il lui dit qu'il peut aller se bassiner, et que le lendemain il lui donnera la première leçon d'exercice.

Robert, furieux, désespéré, résolut de se jeter à la mer, pour guérir ses contusions et finir ses misères. Au moment de l'exécution il s'arrêta, en pensant qu'un homme qui se noye ne se venge de personne, et se punit des fautes des autres. En conséquence de ce raisonnement lumineux, Robert mangea sa ration en se frottant la dernière, puis il se jeta dans un ha-

mac, où il s'endormit, n'ayant rien de mieux à faire.

Le lendemain, monsieur le sergent lui expliqua prolixement ce qui constitue un bon soldat. Robert comprit qu'il fallait être debout, quand il aurait envie de s'asseoir; avoir les talons joints, lorsqu'il voudrait faire des gambades; tourner à droite, lorsqu'il serait bien aise d'aller à gauche; marcher aligné, remué un petit tube de fer en douze temps, obéir à tout le monde, n'avoir plus de volonté à soi, le tout à la plus grande gloire du roi Georges.

Il y avait matière à des réflexions très-philosophiques; mais Robert devenu machine, perdait insensiblement la faculté de réfléchir. Accablé, hébété, il invoquait Rifflard, Rifflard son bon génie, qui ne pouvait plus rien pour lui.

En invoquant Rifflard, en détestant la vie, en faisant des *à droite* et

des *à gauche*, Robert et sa frégate entrèrent dans le golfe du Mexique. Le capitaine passa à bord de l'amiral, et remit ses dépêches; Vernon fit à sa flotte le signal d'appareiller, et il alla devant Carthagène, essayer les talens de Robert et de ses camarades.

On comptait tellement sur le succès en Angleterre, qu'on y avait frappé d'avance une médaille en l'honneur de Vernon. Ses premières tentatives furent heureuses. Un feu vif et soutenu força les Espagnols à se retirer dans la place et dans les forts. On mit à terre quelques bataillons qui devaient attaquer et prendre la redoute Saint-Lazare. Robert était du nombre des héros désignés pour cette expédition; et il forma aussitôt le projet de passer du côté des Espagnols à la première occasion. Cependant comme il était dans les rangs, et qu'il fallait faire [illegible] autre, il cassa

les reins à son sergent et à quelques officiers qui lui avaient allongé des coups de canne entre les épaules, pour lui faire ouvrir la poitrine; vengeance assez usitée à l'armée, et sur la légitimité de laquelle les plaignans ne forment point le moindre doute.

Les Espagnols se défendirent vigoureusement. Une batterie masquée, chargée à mitraille, mit les Anglais en désordre. Leur amiral, irrité de l'affront qu'essuyaient les armes britanniques, envoya de nouvelles troupes soutenir les premières. Lorsqu'elles arrivèrent, Robert et ses compagnons étaient en pleine fuite, et le canon dispersa ceux-ci à leur tour.

Le moment était trop favorable pour que notre héros n'en profitât point. Lorsque tout le monde a peur, chacun ne s'occupe que de soi, et personne ne s'aperçoit que Robert, au lieu de courir vers les chaloupes, s'enfe-

çait dans les terres, laissant l'amiral Vernon s'arranger comme il l'entendrait. Il crut n'avoir rien de mieux à faire que de se retirer, et sa médaille fut renvoyée au creuset.

On connaît quelques-unes de ces médailles prématurées, qui tromperaient la postérité, si l'histoire n'était là, et ne rappelait nos petites faiblesses et nos mensonges.

CHAPITRE XI.

Robert devient ce que nul homme ne fut jamais.

Il marchait sans savoir où il allait; il ignorait même s'il tournait au nord ou au midi. Il ne connaissait aucune plage, la situation d'aucune ville; mais il s'éloignait des Anglais, et c'était l'essentiel. Il ne pouvait manquer de rencontrer bientôt quelques Espagnols; il se ferait connaître en qualité de sujet d'une puissance alliée, et on ne pourrait se dispenser de le faire officier, quand on saurait qu'il avait tué son sergent, son porte-enseigne et son lieutenant.

Ce n'est pas qu'il eût un goût bien décidé pour le service militaire; mais les officiers espagnols sont considérés,

bien payés; ils vieillissent dans leurs garnisons américaines, ils deviennent presque tous propriétaires. Ces sortes de fortunes ne sont pas très-brillantes, mais elles sont assurées, et ma foi, il faut savoir se borner.

Tout autre, à la place de Robert, aurait réfléchi qu'il n'était pas aisé aux Espagnols de deviner un allié sous un uniforme anglais; qu'un désagréable *quiproquo* pouvait prévenir une explication, toujours difficile entre gens qui ne parlent pas la même langue; et vous vous doutez bien que Robert ne sait pas un mot d'espagnol. Aucune de ces idées ne se présenta à lui; il tenait à son habitude d'être toujours étranger au présent, et de vivre dans l'avenir, qui l'avait si souvent abusé.

Il distinguait déjà le clocher de Notre-Dame de la Poupe, bourgade peu éloignée de Carthagène, et il ne douta

plus que ses nouveaux projets ne fussent au moment d'être réalisés. Bientôt il entendit sonner. « Ah, ah! dit-» il, on me rend déjà les honneurs! » Je serai au moins capitaine, peut-» être colonel, que sait-on? » Il approche, et une quarantaine de coups de fusil partent à la fois. « Diable! » on me reçoit au bruit de l'artillerie! » c'est trop flatteur, en vérité. Ecoutez » donc des Rifflard, et autres raisonneurs de la même espèce, gens qui » ne voyent rien au-delà de leur étroite » sphère, et qui restent toujours dans » les infinimens petits! » A mesure qu'il avançait, les décharges se succédaient, et il crut entendre enfin le sifflement de quelques balles, qui en effet lui passaient près des oreilles.

A son habit rouge, qui se voyait de loin, les habitans l'avaient pris pour un tirailleur plus leste et plus ardent que les autres, et, persuadés que l'o-

rage allait fondre sur eux, ils avaient sonné le tocsin. Le voyant toujours seul, ils avaient repris courage, et faisaient sur lui un feu d'enfer. Un soldat plus expérimenté eût jeté ses armes, eût agité son mouchoir en l'air, ce qui partout veut dire qu'on se rend. Robert, terrifié à son tour, fit un saut de tous les diables, prit sa course et se jeta dans les bois. Ses dernières illusions se dissipèrent encore, et craignant également les Anglais et les Espagnols, repoussé dans les bras d'une nature souvent marâtre, il pensa à Rifflard, dont il n'osa prononcer le nom dans ce premier moment de honte et de dénuement; car enfin si nous ne convenons pas aisément de nos fautes, nous les sentons : cette chienne de conscience ne flatte jamais.

Après avoir fait tous les rêves que vous supposez possibles, voilà donc Robert revenu à l'état ou milord All-

is-bad l'avait laissé en Ecosse, avec cette différence cependant qu'il fait froid au nord et chaud au midi; que la terre, au nord, ne produit que dans la proportion de la sueur dont on l'arrose, et qu'au midi elle offre d'elle-même l'aspect riant de l'abondance et d'une éternelle verdure; enfin Robert, au lieu d'un faisceau de méchans bâtons, avait un bon fusil sur l'épaule, un sabre au côté, et sa giberne et ses poches garnies de cartouches : c'est déjà quelque chose que ces avantages-là.

Eprouvait-il, en marchant, le besoin de se rafraîchir, il trouvait des fruits plus agréables que la plupart de ceux que nous n'obtenons que d'un travail continuel. Approchait-il d'une rivière, des œufs de crocodile, qui ne sont pas beaux, mais qui sont bons, s'offraient à la superficie du sable. La pierre à fusil allumait un brin de bois pourri, et le creux de la première roche

che était transformé en fourneau. La baguette et la baïonnette en croix soutenaient un morceau de terre grasse grossièrement façonné : c'était alternativement la casserole et la marmite. Robert, errant à l'aventure, retrouvait quelquefois le bord de la mer, et une multitude de coquillages qui variaient son ordinaire. Manquait-il de tout cela? des racines tendres et savoureuses lui faisaient faire un repas d'anachorète, qui le rendait plus sensible à la bonne chère, lorsqu'il arrivait dans un canton où la nature déploie ses richesses.

Il n'était pas très-mécontent de son sort. Il avait même retrouvé l'énergie suffisante pour se livrer à des exercices vraiment utiles dans sa position. Déjà il montait à un arbre comme un écureuil, et il nageait comme un canard. Dès que le jour baissait, il cherchait de l'œil un palmiste, un copal

élevé et touffu, dont les branches croisées le missent à l'abri d'une chute. Il grimpait, son fusil en bandoulière, et il s'endormait, son arme entre les jambes, se moquant de tout, et sans inquiétude du lendemain. Il disait quelquefois, en fermant les yeux: « Ah! si j'avais une petite femme » qui ne fût celle de personne! que » je n'aie à craindre ni des pères, ni » des maris!.... Parbleu! le bon Dieu, qui a fait Eve, plus aisément que je » fais un demi-tour à droite, devrait » bien me faire ce cadeau-là, Bah! je » crois qu'il y a long-temps qu'il ne » se mêle plus de la pauvre espèce hu- » maine, car tout va si mal »! Tous les jours, tous les soirs, il appelait la petite femme qui lui manquait, et qu'il aimait déjà si vivement, peut-être parce qu'il ne l'avait pas.

Je dois avouer qu'il n'avait pas réussi à nager aussi facilement qu'à

monter au haut d'un cèdre : la peur ôte le sentiment de la force et l'usage des moyens. Un jour, il s'était trouvé arrêté par une rivière dont la rive opposée abondait en melons d'eau, qu'il aimait beaucoup, et il n'avait pas soupé ; or, la faim rend industrieux. De son côté étaient des touffes de joncs, dont il fit un fagot, sur lequel il s'abandonna à la fortune, après avoir attaché son fusil sur son dos. Enhardi par ce premier succès, il passa une autre fois, porté sur des branches ; enfin il nagea sans autre secours que celui de ses bras et de ses jambes. Fier de cette faculté nouvelle, il étendait sans cesse ses domaines et ses jouissances. Il avait de quoi satisfaire aux besoins réels; il vivait dans une indépendance absolue, et il eût été parfaitement heureux avec la petite femme.

Chère petite femme ! il faisait ce

qu'il fallait pour ne la rencontrer jamais. Il fuyait tous les lieux habités, parce qu'il craignait les Espagnols, qui lui tiraient des coups de fusil, et les Indiens, parce qu'ils étaient attachés aux Espagnols. Cependant il éprouvait de plus en plus le besoin d'être deux, et en se promenant, il revenait sans y penser à sa vieille habitude, dont l'avaient éloigné les soins, assez inutiles, qu'il avait pris d'abord pour sa sûreté et sa subsistance. Tantôt il était roi de ces vastes régions inhabitées, ce qui était vrai à certains égards, car il ne trouvait jamais d'opposition à ses volontés; et si la force ou l'adresse ne lui soumettaient pas les habitans de ces forêts, au moins ils fuyaient à son approche; et il est flatteur d'être craint. Satisfait d'avoir sur eux droit de vie et de mort, il n'usait jamais du dernier, parce qu'il ménageait sa poudre pour les grandes occa-

sions. Tantôt il apirait à l'honneur de fonder une colonie, et surtout au plaisir d'en être le père; mais, pour cela, il fallait la petite femme, et même deux, afin de peupler plus vîte; et pourquoi pas quatre? A dix-neuf ans, on ne s'effraie de rien.

« Je rappelle le bon temps des pa-
» triarches, disait-il un soir, du haut
» de son arbre. Je marie les frères avec
» les sœurs, et le nombre de mes su-
» jets croît avec celui de mes enfans.
» Je règne par l'amour, le plus puis-
» sant des ressorts; on m'écoute comme
» un oracle, et mes moindres désirs
» sont des lois. Je profite de mon as-
» cendant pour changer les grandes-
» mamans de mon bon peuple, qui ont
» vieilli comme moi, et j'assemble mes
» arrière-petites-filles; je leur déclare
» mon intention d'en épouser une.....
» une seule, oui, ce sera assez alors.
» Toutes briguent l'honneur de ma

» couche, et je choisis la plus jolie.
» Pénétrée de reconnaissance et de
» respect, elle se prosterne : je la re-
» lève avec majesté, et la fête com-
» mence. Pour lui donner une certaine
» idée de mon inépuisable vigueur, je
» lui fais danser un *passe-pied* au son
» des plus belles voix, parce que nous
» n'avons pas encore d'instrumens. Je
» fais des *jetés-battus*, et on applau-
» dit à tout rompre; je passe un *entre-*
chat de quatre pieds de haut, et....
» aïe, aïe.... aïe.... aïe.... je me meurs,
» je suis mort ». Robert venait de tomber du haut de son arbre, en passant son *entrechat*, et il s'était froissé tout le corps.

Il se relève, se secoue, se tâte, et, enchanté d'en être quitte pour des contusions, il va prendre un bain de mer pour résoudre le sang extravasé: après quoi, se trouvant assez bien pour penser, non à son royaume, mais aux

moyens de rêver quand bon lui semblerait, sans s'exposer à se casser le cou, il décida de se bâtir une cabane, et de se faire un lit de coton à six pouces de terre.

Et comme on ne change pas volontiers de domicile, lorsqu'on est l'architecte du sien, il résolut encore de se fixer dans un endroit qui réunît les avantages que jusqu'alors il avait trouvés épars; et il se mit à la recherche de ce nouveau paradis terrestre.

Après bien des courses inutiles, il arrive sur les bords d'une large baie. Sa vue perçante se porte à l'autre rive, et il est frappé d'étonnement et de plaisir. Il distingue certains objets noirs qui paraissent avoir du mouvement : ce sont des tortues qui font des trous dans le sable pour y déposer leurs œufs. Des lamentins, poissons d'une grosseur extraordinaire, d'un goût délicat, et faciles à prendre, jouent sur

la surface d'une mer calme et transparente. Une multitude de perroquets, de ramiers, de perruches vont et viennent à travers la baie. La contrée qu'aperçoit Robert brille d'une verdure animée, signe certain de la plus forte végétation : et vous conviendrez que tous ces avantages étaient bien faits pour éblouir un homme qui aimait l'abondance et qui détestait le travail.

Il ne balance pas; il croit ne pouvoir trop tôt se mettre en possession de tous ces biens. En un tour de main il est déshabillé; son paquet, au milieu duquel est son fusil, est attaché sous ses bras avec la banderole de sa giberne : ce n'est plus une rivière qu'il s'agit de traverser, c'est un voyage qu'il entreprend, et on tient à son mobilier, quand il est exigu.

Il se lance dans l'eau, et à mesure qu'il approche, la richesse des lieux se développe avec plus d'éclat, et sou-

tient son courage. Laissons-le nager.

Il est important de vous dire deux mots de cette baie, que Robert ne connaît pas, et où vont se passer des scènes singulières, très-singulières. En raison de leur nouveauté, vous me permettrez de faire un moment l'historien.

Cette baie, que les Espagnols nomment *Bocca del Tauro*, sépare leurs immenses possessions d'un territoire fertile, défendu par des marais, des montagnes et des forêts impraticables. C'est là que s'est retirée une tribu d'Indiens passionnés pour la liberté, que jamais les vainqueurs du Nouveau-Monde n'ont pu réduire, que par cette raison ils désignent par le beau titre d'*Indios bravos*, et que nous appelons, je crois, tout simplement *Apaches*.

Ces malheureux, tristes restes d'une immense population, ont en horreur tout ce qui est européen. Cependant

ils ne font jamais d'incursions, mais ils veillent sans cesse à la sûreté commune, et sont toujours prêts à se défendre. Ils fondent sur leurs ennemis avec la rapidité du daim; ils se dispersent avec la même légèreté. Ils sont partout, sans que jamais on puisse les joindre. Le coin d'un bois, des roches escarpées, sont autant de postes d'où pleut une nuée de flèches empoisonnées. On les suit, on croit les couper, et déjà ils sont sur les derrières. La même manière d'attaquer et de fuir se renouvelle à chaque instant. Ils harcèlent, ils fatiguent, ils exterminent les détachemens espagnols. Les armes des vaincus les rendent plus formidables, et ils offrent le sang et la graisse de leurs prisonniers à une divinité implacable comme eux.

Tels étaient les hommes dangereux au milieu desquels Robert allait se jeter. Déjà il touche à cette rive, objet

de son ambition nouvelle; il se laisse aller à ses rêves de bien-être, de paix, d'indépendance; il reprend ses habits avec la lenteur de la sécurité. Il avance, il sourit au tableau qui, varié à chaque pas, est partout enchanteur. Il compare les différentes situations, il en calcule les commodités; il se décide enfin pour une colline couronnée de bananiers, d'orangers, de citronniers, des flancs de laquelle s'échappe un ruisseau qui tombe en cascades, et qui lui promet la jouissance du spectacle imposant de la mer, et d'une vaste étendue de pays.

Il marche gaîment, tantôt croquant une banane, tantôt se désaltérant avec une orange. « C'est bien ici, disait-il, » que ma colonie prospérerait. Oh! » si j'avais la petite femme »!

Il arrive au haut de la colline, le cœur ouvert à toutes les sensations du bonheur présent, et de celui qu'il es-

père encore. Il promène autour de lui ses regards satisfaits.... Se trompe-t-il?.... il croit voir.... oui, c'est bien cela, un, deux, trois Indiens, armés de leur arc et de leurs flèches.... « Ah! » mon Dieu, où suis-je donc »? Et il se jette derrière un copal, et il cherche les moyens de se dérober au danger.

Pendant qu'il se consulte, il voit de l'autre côté quelques femmes qui jouent avec leurs enfans. Elles ne lui inspirent pas de crainte, parce qu'une femme est toujours plus disposée à l'amour qu'au meurtre; mais si celles-ci le voyaient, qu'effrayées elles-mêmes, elles répandissent l'alarme.... « Allons, » allons, il faut quitter ce pays charmant, il n'y a point à hésiter. Si du » moins une de ces femmes, la plus » jeune, la plus jolie, s'écartait de la » troupe! je la suivrais, je l'approcherais à la faveur de ces arbres touf-

» fus, je l'enleverais, je l'aiderais à » passer la baie à la nage, et je fixerais » sur l'autre rive l'amour et ses dou- » ceurs ».

Rien de tout cela ne devait arriver. Une troupe d'hommes se mêla d'abord avec les femmes, et s'exerca ensuite à lancer ces longues javelines, armées d'un caillou tranchant. Ils frappaient le but avec une adresse qui ajoutait aux terreurs de Robert. « J'ai mon » fusil; j'en tuerai un, à la bonne » heure; mais pendant que je le re- » chargerai, trente javelines me pas- » seront au travers du corps ».

Deux autres hommes se joignirent aux premiers. Une écharpe de coton, leur barbe parée de coquillages, leur tête couronnée de plumes, annoncent les chefs de cette peuplade. Leur qualité est fort indifférente à Robert; mais ce qui ne lui est pas égal, c'est de leur voir à chacun un bon fusil, avec le-

quel ils s'exercent aussi, et dont ils se servent avec une justesse étonnante. « Hélas ! hélas ! s'ils tirent les pre- » miers, me voilà mort, sans avoir pu » seulement me défendre ». Il frémit, il tombe dans un découragement absolu. Il lui reste à peine assez de force pour se traîner dans d'épaisses broussailles, où il se propose d'attendre la nuit, qui favorisera peut-être son évasion.

« Ah ! disait-il, si j'avais été capable » de suivre un bon conseil, je jouirais » encore à Londres de toutes les dou- » ceurs de la vie; si j'étais resté à bord » du Bucentaure, j'aurais pu, en rem- » plissant des devoirs forcés, me faire » remarquer et obtenir quelques en- » couragemens; si enfin, lorsque j'é- » tais bien, l'envie d'être mieux ne » m'avait fait traverser cette malheu- » reuse baie, je ne serais pas exposé à » une mort lente et cruelle..... Con-

» viens-en du moins, misérable! tous » tes malheurs sont ton ouvrage; tu as » tout fait pour les combler. L'homme, » dès son berceau, est le jouet des » circonstances; lutter contre elles est » d'un fou; s'y soumettre est d'un sage.

» Mais peut-être ces Indiens, qui » me paraissent si redoutables, sont » amis des Espagnols. D'où leur vien- » draient des armes à feu, s'ils n'é- » taient en relation avec les Euro- » péens? Quittons cet uniforme an- » glais et ces armes, qui ne sont pro- » pres qu'à occasionner une erreur » funeste. Abordons ces bonnes gens, » en leur faisant des signes de détresse » et de soumission. Ils ne me refuse- » ront pas du *manioc* et une femme ».

Toujours prompt à exécuter, il se dépouille jusqu'à la peau, et il ne fait pas un grand sacrifice. Ces habits qu'il porte depuis un an, à travers les bois, les halliers, sont en

lambeaux. Il allait descendre dans la plaine, lorsque des cris aigus lui font lever la tête au-dessus des broussailles qui le recèlent. Il voit un grand feu, vers lequel s'avance à pas lents une double file d'hommes, qui, dans toute autre occasion, ne lui eussent paru que grotesques, et auxquels il trouve un extérieur atroce.

Ils traînent au milieu de leurs rangs un pauvre soldat espagnol; ils l'attachent à un poteau, ils attisent le feu autour de lui; ils commencent leur chant barbare. Une sueur froide coule des membres de Robert, ses cheveux se dressent, ses idées se brouillent: il ne revient à lui que pour sentir qu'il n'a pas de quartier à espérer de ces gens-là.

La nuit, quelquefois si courte, toujours si lente pour le malheureux qui l'implore, déploie enfin son obscurité protectrice. Robert se lève, il écoute;

le plus profond silence règne autour de lui. Il sort de ses broussailles, il s'essaye à marcher; il s'arrête, il écoute encore; il juge le moment favorable.

Reprendra-t-il ses habits et ses armes? Les premiers ne peuvent servir qu'à le faire reconnaître ailleurs comme ici; les secondes ne peuvent lui être utiles que contre des hommes, et il vient d'être convaincu de leur insuffisance. Pourquoi se charger toujours d'un vain fardeau qui rend sa marche plus pesante? Ne pourra-t-il pas, quand il sera en sûreté, s'habiller de feuilles de papayer, et se faire, s'il le veut, un habit neuf tous les jours?

D'après ces considérations, il abandonne sans regret ses petites propriétés. Il avance, en prêtant toujours une oreille attentive. Effrayé du bruit des feuilles que lui-même il agite, il chancèle, en proie aux angoisses de

la frayeur, qui ne se calme un moment que pour renaître avec plus de violence. Cet état d'exaspération lui ôte le jugement. Il cherche les bords de la baie, et il s'enfonce dans les terres. Il s'aperçoit de son erreur, et il tombe dans le dernier désespoir. En effet, quel sera son guide dans ces ténèbres si désirées, et maintenant si funestes? Il frémit à la seule idée du retour du soleil. Cet astre, dont la présence charme jusqu'à l'infortune, va éclairer ses ennemis, et combler tous ses maux.

A quelque degré de misère que nous soyons descendus, il nous reste encore deux grands moyens : l'amour de la vie qui fait supporter, et l'espérance qui laisse entrevoir un terme au malheur. Robert se flatta que cette peuplade, qui ne paraissait pas nombreuse, ne devait pas occuper une grande étendue de terrain, et qu'il était possible en-

core d'échapper avant le jour, en ne perdant pas un moment. Il ne marche plus, il court, il vole; il suit la ligne droite, autant qu'il peut la juger et que les obstacles le lui permettent. Il rencontre une pente douce, qu'il croit conduire à la mer; il la suit avec ardeur. Au fond de la vallée, il entrevoit la base d'une montagne; toujours prompt à se flatter, il espère avoir retrouvé celle où il comptait s'établir, et de là jusqu'à la baie le trajet est court et facile. Il monte avec un courage opiniâtre, et du haut de cette montagne il est frappé des premiers rayons du soleil levant.

Est-il enfin sorti du territoire habité par ces barbares? peut-il prétendre à vivre encore? Le malheureux, dérangé à chaque instant de sa route par un arbre, un rocher, un ravin, n'avait cessé de tourner sur lui-même. Il s'est jeté au milieu des Apaches. Il voit leurs

huttes éparses autour de la montagne qu'il vient de gravir.

Sur la cime est un vaste bâtiment, construit à-peu-près comme nos hangars. Est-il habité? S'il ne l'est pas, à quel usage est-il destiné? Robert y trouvera-t-il un asile sûr pour la journée qui commence?

Pendant qu'il se fait rapidement ces questions, les Indiens commencent à sortir de leurs cabanes. Il n'est plus possible de descendre; la terre foulée de la plate-forme n'offre qu'un espace dépouillé; plus d'espoir de retraite que dans quelque coin obscur du hangar.

Il entre, il tourne, il examine. Un toit de feuilles de bananier est soutenu par des pieux isolés, dont les intervalles sont autant d'entrées et d'issues. Pas de recoin, de coffre, d'armoire où il puisse se cacher. Au milieu de l'édifice est une figure de bois, de grandeur naturelle, dont il distingue

à peine les formes, à travers une quantité d'entrailles dont elle est surchargée, et qui sont probablement celles des animaux, ou peut-être des hommes immolés sur une méchante table encore ensanglantée. Il est clair que le hangar est un temple, la figure de bois un dieu, et la table un autel.

Derrière ce dieu est une espèce de puits grossièrement taillé dans le roc. Robert n'en prévoit pas l'usage, qui, dans ce moment, lui importe peu. Il ne cherche que les moyens d'y descendre; mais point de seau, de cordes, ni d'échelle, et une profondeur que la vue la plus perçante ne peut mesurer, et qui fait reculer Robert. Bientôt il distingue dans le lointain un bruit confus de voix : sont-ce des cris, sont-ce des chants? c'est ce qu'il ne peut démêler encore. Cependant ce bruit augmente de minute en minute, et il est évident qu'on monte la colline.

Les Indiens viennent sans doute consacrer la journée à leur puante divinité. Robert ne peut éviter l'horrible supplice du feu, qu'en se précipitant, et en se brisant sur les pointes saillantes des roches qu'il a remarquées dans le pourtour du puits. Quelle alternative!

Il s'approche de ce tombeau prêt à l'engloutir; il balance, il s'éloigne, il revient, il recule encore. L'idée de sa destruction le glace de terreur. Il reste immobile, incertain, dans un état de stupidité. Cependant son oreille est frappée d'un chant bizarre, dont il distingue déjà jusqu'aux moindres modulations. L'intervalle qui existe encore entre lui et ses ennemis n'est plus que d'un moment.

L'horreur même de la mort, portée au dernier excès, ranime ses esprits. La nature, quelque temps muette, fait tout-à-coup un effort terrible. Une foule

de pensées se produisent et s'échappent à-la-fois. Une inspiration subite..... Il la saisit, il cède à son impulsion; il se croit sauvé.

Il se jette sur l'autel, il s'y roule, il s'y couvre de sang. Il arrache au dieu ses fétides ornemens; il en charge sa tête et toutes les parties de son corps. Il renverse la statue; il la porte, il la traîne, il la roule, il la pousse dans le puits. Il monte sur le billot qui lui servait de piédestal; il prend la même attitude, il retient son haleine, il s'interdit jusqu'au moindre mouvement.

A peine a-t-il pris la place du dieu, que le cortége paraît. Il reconnaît, en tête de la marche, ceux qui la veille étaient les juges, les gardes, les exécuteurs de l'espagnol : c'étaient les prêtres. A côté d'eux marchaient de jeunes filles qui, dans toute autre circonstance, eussent parlé bien vivement

aux sens de Robert : c'étaient les prêtresses. Tous ces membres du sacerdoce vinrent se ranger autour de l'autel et du nouveau dieu : le peuple se tint à une respectueuse distance.

Le chant recommença. Quel fut l'étonnement de Robert, lorsqu'il entendit de ridicules vers chantés en mauvais français, avec un sérieux et une importance à faire mourir de rire! C'est à lui que s'adressaient ces hymnes; c'est à lui qu'on demandait une chasse, une pêche, une récolte abondante, et la mort du dernier espagnol. A la vérité, s'il ne pouvait rien de tout cela, il pouvait plus que le morceau de bois qu'il remplaçait, et déjà le culte indien devenait moins absurde.

Bientôt la scène varia. Des cris perçans se firent entendre : c'étaient ceux d'un monstrueux cochon qu'on voulait conduire à l'autel, et qui semblait

blait pressentir le rôle qu'il devait y jouer. Celui qui paraissait le chef des prêtres, par sa longue barbe parsemée de petites larmes d'or, fit un signe à plusieurs de ses acolytes, qui allèrent prendre le cochon toujours grognant, des mains de celui qui l'offrait au dieu. Ils lui attachèrent les quatre pattes avec des lianes, et le portèrent majestueusement sur leurs épaules, en faisant une génuflexion à chaque pas, et en chantant que le ciel acceptait l'offrande. Robert était mal à son aise; il desirait ardemment la fin de cete comédie; il n'était pas au bout.

On plaça le cochon sur l'autel, et on l'egorgea en chantant: ces prêtres-là ne savent rien faire sans chanter. Que le sujet soit gai ou triste, c'est égal, ils chantent toujours. Ils coupèrent les pieds de la victime, et les allèrent gravement jeter dans les puits, après les avoir chargés de malédictions. C'était

apparemment la part du diable, car partout il a la sienne. Au reste, il vaut mieux lui donner à griller des pieds de cochon que des hommes.

On fendit ensuite le ventre de la victime. On lui arracha les parties internes; le grand-prêtre les reçut et vint les déposer sur le bord du piédestal. Il y monta, pour ôter au dieu sa parure de la veille, et y substituer celle-ci. Nous voilà au moment critique. Robert sentit la main sacerdotale s'arrêter tout-à-coup. Ses yeux rencontrèrent ceux du prêtre, dans lesquels se peignit la plus grande surprise, mêlée d'une sorte de frayeur. Il se remit à l'instant et continua ses augustes fonctions.

Lorsque le dieu fut paré, on l'offrit à la vénération publique. On le pria, toujours en chantant, de vouloir bien dévorer le cochon; et comme ses prêtresses sont ses représentans, ils coupèrent

l'animal en quartiers, et l'emportèrent, suivis du peuple enchanté, qui criait à tue-tête en descendant la montagne ; *Bon appétit ! bon appétit ! Ainsi soit-il, ainsi soit-il.*

La première chose que fit Robert, fut de s'asseoir et d'étendre ses membres engourdis par la longueur de la séance. Il ne comprenait pas comment il avait échappé à ce dernier péril; car enfin ce prêtre, qui lui avait tâtonné tout le corps, avait dû sentir qu'il n'était pas de bois. La manière dont il l'avait regardé, prouvait d'ailleurs qu'il avait découvert la supercherie. Sa réserve n'était pas naturelle, et prouvait un plan quelconque aussi rapidement conçu, qu'impénétrable pour Robert. Quel pouvait être le projet de ce prêtre dissimulé ? Le plus sûr était de s'y soustraire. Mais il fallait attendre la nuit ; profiter de l'éloignement des Indiens pour ob-

server le pays, marquer de l'œil quelques points faciles à reconnaître, afin de ne pas s'égarer de nouveau, et de n'être pas obligé à faire encore le dieu le lendemain.

Pendant que Robert réglait ainsi ses affaires, et qu'il était absorbé dans une suite de réflexions profondes, que je me dispense de rappeler, il reçut sur l'épaule un léger coup, qui pourtant lui fit faire un saut, tel qu'il n'en avait jamais fait encore. C'était le grand-prêtre qui s'efforçait de prendre un air riant, et qui lui faisait des signes de bienveillance. « Vous pouvez parler, dit Robert, qui commençait à se » rassurer, je vous entendrai, puis- » que je suis Français. Vous ne parais- » sez pas conduit par la haine; hâtez- » vous donc de m'apprendre ce que » vous avez décidé de moi. — Prends » d'abord ces provisions, tu dois en » avoir besoin. Mange, nous nous

» expliquerons ensuite.—Vous êtes le
» le plus respectable des prêtres...
» mais, si quelques-uns de vos Indiens
» étaient à portée de nous entendre?
» —Ne crains rien. Ce lieu est sacré,
» et personne n'en approche sans ma
» permission, hors les heures de la
» prière. »

Robert mangea, et de très-bon appétit. A chaque morceau qu'il avalait, il interrogeait des yeux son prêtre, qui lui dit enfin : « Je ne sais par quel ha-
» sard tu t'es fait dieu; mais j'ai besoin
» que tu le sois, et tu continueras de
» l'être. Tu recevras les adorations de
» ce peuple et les miennes. Tout fléchi-
» ra sous ta volonté. La plus belle ca-
» bane, les meilleurs morceaux des
» victimes, le vin de palmier le plus
» délicat, te seront offerts. Les plus jo-
» lies de nos prêtresses iront au-devant
» de tes vœux; les Indiens te supplie-
» ront d'honorer leur couche, et dans

» les enfans que tu leur feras, ils
» verront autant de demi-dieux. En
» échange de tant de biens, je n'exige
» de toi que de la docilité.

» Ah ! s'écria Robert, avais-je tort
» d'être ambitieux, ou plutôt devais-je
» borner mon ambition? J'ai voulu être
» général, ambassadeur, chancelier,
» souverain. Qu'est-ce que ces mi-
» sères-là comparées au sort qui m'est
» réservé ? Je vais voir les rois à mes
» pieds ; ils viendront en tremblant re-
» cevoir mes ordres, et du haut de
» mon piédestal j'assemblerai les tem-
» pêtes, ou je les dissiperai à mon gré.
» Et ces prêtresses si jolies, et ces
» femmes qui solliciteront mes fa-
» veurs! c'est vraiment le bonheur cé-
» leste qui m'attendait ici. A la vérité,
» il a fallu, pour y parvenir, cette
» suite d'aventures, que je considé-
» rais, il n'y a que quelques instans,
» comme l'effet d'un jugement faux,

» de l'instabilité de mon caractère, et
» qui dérivent évidemment de cette
» énergie qui porte à entreprendre,
» qui détermine les succès, qui fait
» enfin les grands hommes. Hé! oui,
» oui, je suis un grand homme, et
» peut-être quelque chose de mieux
» encore. — Tais-toi, bavard! Il ne
» suffit pas de désirer les attributs et
» les honneurs de la divinité; il faut
» apprendre à faire le dieu, et ce
» n'est pas le métier de tout le
» monde. Ecoute, et n'oublie, rien
» de ce que tu vas entendre. »

Fin du Tome second.

00099936

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016